

Jean-Marc LE BIHAN

Paroles



Y a-t-il un rêve qui ne soit pas de liberté ?



Liste des textes écrits ou chantés
par Jean-Marc Le Bihan

Maquette : www.avosreves.com

Angoisse de vivre	4
Annoncer la couleur	4
Ballade noctambule	5
Ça fait grincer des dents (Chanson de Bernard Haillant)	5
C'est doux chez toi	5
Chanson pour rire	6
Chanson surréaliste	6
Cocktail pour un XXe siècle	6
Confession	7
Cri premier	7
Des gens sans importance	7
Deux vieux qui s'aiment encore	8
Ecoute le coeur des gens	8
Entre l'espoir et la détresse	9
Et puisque	9
Et qu'on en parle plus	10
Femmes	10
Gaspard	10
Gey	11
Histoire vécue	11
Hommage à un vieil homme	11
Il n'y a que le vent qui chante sans faire payer	12
J'ai	12
J'ai rendez-vous avec la mort	12
Je ne suis pas	13
Jusqu'au bout	13
L'homme blessé	13
L'insoumis	14
La chanson des enfants "Voyage dans l'imaginaire"	14

La misère et la mort.....	14
La nature.....	15
La petite étoile avortée	15
La petite fille	16
La vieille.....	16
La vieille djellaba.....	16
La vieille putain.....	17
Le cri de ceux qu'on n'entend pas	18
Le migrateur	18
Le pavillon des suicidés	18
Le prolo	19
Le souvenir d'Hélène.....	19
Le tango des phallos.....	20
Le vagabond.....	20
Les rues du désert.....	20
Lettre à Colette.....	21
Lettre enfantine	21
Lettre ouverte à mon chien.....	23
Mon pauvre amour (poème).....	23
Murmure et paix	23
Naissance.....	24
Nomad'Café.....	24
Parce qu'il était	25
Pierrot.....	25
Plaisanterie	25
Que faut-il te dire	26
Regarde-toi	26
Rêve.....	26
Rue de l'an 1	26
Si tu veux regarder	27
Si vous croyez	27
Silence	27
Ta vie ne fut pas un voyage	28
Treize ans	28
Vieillesse.....	28
Vivre.....	29
What is look	29
Willi chantait.....	30
Jean-Marc de François-Marie GÉRARD.....	31
Jean-Marc de Michel LACOMBE (écrivain)	31
L'homme en habit noir de Marie Germaine FERRARIS.....	31
Le « Cœur des gens » de Pierre et Vincent GUIGUE	31

Angoisse de vivre

Dans les bistrots, les hommes à bout de souffle
Brûlent leur vie en quelques cigarettes.
Dans ce monde où les sentiments s'essoufflent,
La liberté vit dans une oubliette.
Dans les bastringues, les humains se déginguent
Buvant un vin qui n'a plus aucun goût,
A chaque verre, c'est un cœur qui se flingue
C'est un passé qui pisse de dégoût.

Dans les troquets, on maquille sa détresse
En bouteille d'alcool pour oublier,
Que lorsque les sentiments les délaissent.
La solitude baise avec les paumés.
Aussi vrai que quand on est seul,
On reste au bar à toujours espérer,
Un regard profond qui console,
Un pauvre chien qui veut bien vous aimer.

Et dans les bars l'humanité s'effeuille,
Un jour peut-être, elle reflurira.
Dans la fumée, la rancœur se dégueule
C'est elle qui crève nos cœurs au combat.
Vieux refoulés lorgnant encore les fesses,
De quelques vieilles qui s'en vont faire pipi
Ils étaient prisonniers dans leur jeunesse,
Mais ils le sont encore plus aujourd'hui.

Les bistrots sont le corbillard du peuple,
On y joue ce que l'on perd au tiercé.
Dans les villes nos sentiments se dépeuplent,
La chair se vend toujours à bon marché.
Et les vieillards se parlent sans comprendre,
De ce monde qui a beaucoup changé.
Il ne leur reste plus rien à défendre,
Leur idéal est mort et enterré.

Oh mon amour, raconte moi l'histoire
De cet enfant qui voulait tout aimer,
La terre entière est un grand abattoir,
Et les victimes sont de tous les côtés.
Raconte moi, ce qui fait que l'on s'aime,
Dans ce grand monde où tout est violenté.
Moi, j'aurais voulu t'écrire un poème,
Qui n'en finit jamais de commencer.

Et dans la nuit je cherche ton visage,
Je t'appelle mais tu ne réponds pas.
Dormir ensemble est un très long voyage,
Qu'on fait à deux, solitaire chaque fois.
Mourir d'amour est-ce encore possible ?
Oh mon amour, mon amour réponds moi,
Est-il possible de toucher l'impossible ?
Notre enfant, je sais il le touchera.

Je cherche un mot pour comprendre mes frères,
Je cherche un mot que je ne trouve pas.
Peut-on s'aimer par delà les frontières.
Mettre une fin à tous nos combats.
J'ai vu des vieux crever sans espérance,
Une jeunesse se traîner à genoux.
Vivre d'amour est notre seule chance,
Vivre d'amour et sortir de chez nous.

Dans les bistrots les hommes à bout de souffle,
Brûlent leur vie en quelques cigarettes.
Chaque fois que mes sentiments s'essoufflent,
Je vais mourir là où les gens font la fête.
Notre vieux monde sonne le glas,
Et je pense à notre enfant qui s'endort.
Son corps fragile entre tes bras,
Amour, ce qui est important c'est de l'aimer

toujours plus fort,
Plus fort !

Annoncer la couleur

Elle peint comme un gosse qui court sur la place
Après des pigeons voyageurs
Elle peint comme un vieux clown qui se grimace
Pour qu'les enfants rient à plein cœur
Elle peint avec ses peurs et ses audaces,
Ses amours rires, ses amours pleurs.
Elle peint comme deux amoureux qui s'enlacent
Elle peint pour annoncer la couleur.

Elle peint la neige triste qui se meurt
Quand le printemps s'est réveillé
Elle peint l'oiseau blotti contre le cœur
De cet inconnu prisonnier
Elle peint un ciel qui se tord de douleur
Parc'que l'orage va éclater
Elle peint, elle peint toujours avec son cœur
Elle peint pour annoncer la couleur.

Elle peint avec des rêves qui se gouachent
Tissant les toiles au firmament
Elle peint son bel amour qui se détache
Les sanglots qu'elle garde dedans
Elle peint la liberté quand elle se fâche
Qu'elle crie des mots sans avoir peur.
Elle peint ses grands yeux noirs dont elle s'attache
Elle peint pour annoncer la couleur.

Elle peint, elle peint
Elle peint l'océan quand il ballade
Les mouettes au ciel de nos regards
Elle peint le baladin et ses ballades
Les rythmes fous de la guitare
Elle peint, elle peint le vent qui sans frontière
Souffle la vie et souffle encore
Elle peint pour que son geste soit lumière
Elle peint pour annoncer la couleur.

Elle peint la solitude qui l'enlace
Quand le pinceau guide sa main
Elle peint, elle peint, elle peint le temps
Qui toujours passe,
Elle peint les rides du chemin
Elle peint, elle peint et se sent si petite
La toile blanche, son cœur est fou
Elle peint et quitte à peindre toute sa vie
Même si le monde entier s'en fout.

Elle peint, elle peint
Elle peint et ne fait plus rien d'autre
Elle pense aux autres malgré tout
Elle peint les émotions qui sont les nôtres
Elle peint la vie qui est en nous.
Elle peint toutes nos envies quand elles se cachent
Les regrets de celui qui meurt
Elle peint, elle peint Chaplin et sa démarche
Quand il nous annonçait la couleur.

Elle peint comme un gosse qui court sur la place
Après des pigeons voyageurs
Elle peint comme un vieux clown qui se grimace
Pour qu'les enfants rient à plein cœur
Elle peint avec ses peurs et ses audaces,
Ses amours rires, ses amours pleurs.
Elle peint comme deux amoureux qui s'enlacent
Elle peint pour annoncer la couleur.

Ballade noctambule

C'est vrai dans ma vie j'ai eu froid
Surtout ne sois pas triste
J'ai jamais eu froid comme pour toi
Même dans mes nuits d'artiste,
Ça fait trois heures que je t'attends,
Dehors il fait moins dix,
Moi qui ai bientôt quarante ans,
On dirait qu'en ai dix.

Est-ce à cause de tes yeux noisette
Que j'penche comme la tour de Pise ?
Moi qui n'en faisais qu'à ma tête,
Voilà que j'me civilise.
C'est vrai dans ma vie j'ai souffert,
Oh, surtout ne rigole pas
Moi qui marchais la tête en l'air,
Ben, voilà qu'j'marche la tête en bas !

J'te veux, quelle connerie mais j't'attends,
Ah ça je peux t'le dire !
Je vendrais mon âme à Satan
S'il te faisait venir.
J'vendrais ma p'tite sœur, mes copains,
Je vendrais tous mes bouquins,
C'est vrai je vendrais même mon chien
Si seulement c'était le mien.

Je m'parle seul à seul, je bougonne,
A haute voix j'm'exprime
J'ai le cœur comme un petit gone
Comme un prolo sans sa prime,
Le cœur lourd comme un étranger
Quand il quitte son pays.
Et moi qui voudrais te quitter,
J'y arrive pas, tiens, c'est minuit !

La cathédrale, les cloches sonnent,
Cette journée est ajournée
Encore un jour que j'abandonne
Sans avoir pu te caresser,
Encore un jour passé sans toi,
Ah ça, ça n'peux plus durer !
Plus je marche, plus il fait froid
Et tous les cafés sont fermés.

Je marche vers ton domicile,
Je marche comme tous mes copains
Je marche et traverse la ville,
Les ombres me croisent, ne me disent rien,
Je marche tout en sachant déjà
Que jamais je ne sonnerai
Si ton mari dort dans tes bras,
Monter chez toi, jamais j'oserai !
C'est vrai dans ma vie j'ai eu froid
Surtout ne sois pas triste
J'ai jamais eu froid comme pour toi
Même dans mes nuits d'artiste,
Ça fait trois heures que je t'attends,
Dehors il fait moins dix
Moi qui ai bientôt quarante ans,
On dirait qu'en ai dix.

Ça fait grincer des dents

(Chanson de Bernard Haillant)

Ça fait grincer des dents de voir sur le trottoir
Une fille qui attend, et attend tous les soirs
Que les hommes s'amènent sans même gentillesse
Et la payent pour sa peine refusant la tendresse

Ça fait grincer des dents de voir ces têtes pâles
Parler plus que décent pour cacher leur moral
Et de voir que les mâles n'en prennent pas ombrage
N'apportent que leur rage aux fleurs fanées du mal

Ça fait grincer des dents de voir sur le trottoir
Un moufflet de six ans qui pleure sans un mouchoir

Parce qu'il a perdu une pièce de vingt sous
Pour lui c'était bien plus qu'un bonbon, qu'un joujou

Ça fait grincer des dents de voir ce que ce pâle
Mâchuré émouvant, qu'on bouscule, qu'on dit sale
Et de voir qu'on lui crie qu'il bouche le passage
Et de voir qu'on en rit disant qu'il n'est pas sage

Ça fait grincer des dents de voir sur le trottoir
Un clochard qui attend et qui se laisse choir
Mal rasé mal fringué, qui tend la main en vain
Avec l'air hébété que peut donner le vin

Ça fait grincer des dents de savoir que cet homme
Était il y a vingt ans un amoureux, un homme
Mais il a tant souffert qu'on lui tue femme et gosses
Qu'il trouva la misère en attendant la fosse

Ça fait pleurer d'amour de voir la fille des rues
Embrasser le moufflet, retrouver ses vingt sous
Lui dire des mots gentils, peigner ses cheveux
Et avec son mouchoir essuyer ses grands yeux

Ça fait pleurer d'amour de voir le gosse ému
S'en aller et siffler, et donner ses vingt sous
Au clochard qui sourit des larmes dans les yeux
Se dire un au revoir et se quitter heureux

C'est doux chez toi

Cette nostalgie quand tu t'en vas
Ce vide vide qui m'envahit
La solitude qui trahit
Tout le fragile combat
Cette révolte en mon amie
Qui m'accompagne à chaque pas
Cette révolte en moi pousse un cri
Qui jamais ne se calmera.

*Je suis en toi, je n' pense à rien
C'est doux chez toi, je me sens bien*

Je suis l'étranger dans la ville
Étrange vie que cette vie-là
Celle qui dérange les bien tranquilles
Au cimetière de l'au-delà
Je veux ma tombe à coté d'eux
Qui ont osé mourir pour eux
Enterrez-moi sans larmes aux yeux
Jetez ma vie dans un grand feu.

*Je suis en toi, je n' pense à rien
C'est doux chez toi, je me sens bien*

Sans argent te reste le cœur
La pensée fouille à l'intérieur
Je n'suis pas qu'un accord mineur
Une note noire sans sa p'tite sœur
J'suis un piano désaccordé
A chaque accord j'me sens blousé
Oh ma p'tite sœur des épluchures
Je veux t'aimer grandeur nature.

*Je suis en toi, je n' pense à rien
C'est doux chez toi, je me sens bien*

Jamais ils ne pourront comprendre
Ils sont déjà loin du bonheur
Tu sais j'ai le temps de t'attendre
Puisque j'ai arrêté les heures
Poses ta main là où il faut
Provoque en moi cet infini
Je veux t'aimer à fleur de peau
Te voyager comme un pays.

*Je suis en toi, je n' pense à rien
C'est doux chez toi, je me sens bien*

Fenêtre ouverte sur la rue
Ton corps me parle avec frissons
Tu me souris et je suis nu
Je me sens tout petit garçon
J'suis maladroit, mes mains te cherchent

Tes yeux devinent mes pensées
Que toutes les morales me recherchent
Je veux sans fin te pénétrer.

*Je suis en toi je n' pense à rien,
C'est doux chez toi, je me sens bien*

Chanson pour rire

Les vieilles toutes ratatinées
Restent enfermées dans leur maison
Elles ne viennent plus jacasser
Comme autrefois sur le perron
De l'église de Notre-Dame
Sur les vieux bancs face aux rosaces
Et le tricot entre leurs doigts
Et le mensonge entre leurs voix
Car on a cassé la glace
L'église et les rosaces
Les vieux se cachant de leurs femmes
Ne viendront plus sous les platanes
Parler de pêche et de boules
Devant un bon verre de vin rouge
Serrer la main à l'ami Jules
Lui dire patron, bois avec nous
Non, les vieux de chez nous
Ne viendront plus rêver ensemble
Car l'ami Jules est mort
On arrache platanes et fleurs
Et les oiseaux plein de soleil
N'égayeront plus les enfants
De leurs chants bleu peignant le ciel
Des couleurs chaudes du printemps
Les avions quadrillent l'espace
Dans les cours basses d'HLM
Des millions de gamins s'entassent
Loin des campagnes et de l'air frais
Car on a emprisonné le ciel
Les oiseaux et les enfants
Les gens s'étiolent dans les villes
Ils ne vivent que pour l'argent
Et le temps passe et le temps file
Au rythme des faux sentiments
Et moi je reste dans leur monde
Car je ne peux faire autrement
Je sais qu'un jour une de ces bombes
Fera péter les continents
Mais n'vous en faites pas braves gens
On meurt qu'une fois d'être inconscient

Chanson surréaliste

C'était un joyeux C.R.S.
Qui avait refusé d'charger.
Il n'aimait pas botter les fesses
Des étudiants, des ouvriers.
Pendant que ses copains chargeaient,
Il s'en était allé pêcher,
Dans la rivière du poisson frais,
Loin de la ville et des casse-pieds.

Le vent taquinait sa casquette,
Les oiseaux chantaient pour lui seul.
Il avait une âme de poète,
Sans prétention et sans orgueil.
Un C.R.S. au cœur d'artiste,
C'est à faire rire un poulailler.
Pourtant, parole de moustique,
Il était plus doux qu'un baiser.

Quand il attrapait un poisson,
Il le relâchait aussitôt
En lui disant "Sauve toi mignon
Retourne faire des ronds dans l'eau."
Plus gosse qu'un gosse, c'est pas banal
Quand il s'agit d'un C.R.S.

Pourtant parole de journal
Il était plus doux qu'la tendresse.

La ville se tordait de violence,
Les C.R.S. qu'aimaient charger
Matraquaient, bourrés d'inconscience,
Les étudiants les ouvriers.
Une véritable boucherie,
Coups de matraque et coups de pieds.
Pouvez me croire, parole d'ami,
Un vrai massacre à bon marché.

Loin d'la bêtise, le C.R.S.
Qui avait refusé d'charger,
Roucoulait de joie et d'ivresse,
Au bord de l'eau endimanché.
Il faisait des vers dans sa tête,
De quoi faire rire un arsenal,
C'est vrai parole de muette,
Il était plus joyeux qu'un bal.

Le soleil qui clignait de l'œil,
Lui indiquait l'heure de rentrer,
Il bourra ses poches de feuilles,
Son revolver et ses souliers.
Il voulait ressembler aux arbres,
C'est à chausser un va-nu-pieds,
Pourtant, parole de gendarme,
Il finit par leur ressembler.

Mais sur le chemin du retour,
Il croisa des manifestants,
Qui s'en revenaient du faubourg
Où l'on faisait couler le sang.
A le voir seul, ils l'empoignèrent,
Le massacrèrent avec plaisir.
Pourtant, parole de mystère,
Il était doux à en mourir.

Ils le laissèrent dans les feuillages
Sa tête baignant dans son sang.
Il referma ses yeux sans rage,
Conscient de mourir non violent.
Un C.R.S. qui meurt conscient,
C'est à faire rire un monde entier.
Pourtant parole de croquant,
Il est mort sans arrière-pensée.

La morale de cette histoire,
Elle n'a pas de moralité.
Ce n'est pas une chanson à boire,
Même pas une chanson à chanter.
Si tu as l'esprit de justice,
Si faire le bien est ton désir,
Ne t'engage pas dans la police,
"T'es pas payé pour réfléchir."

C'était un joyeux C.R.S.
Qui avait refusé d'charger,
Il n'aimait pas botter les fesses,
Des étudiants, des ouvriers.
Pendant que ses copains chargeaient,
Il s'en était allé pêcher,
Dans la rivière du poisson frais.
Loin de la ville et des casse-pieds.

Cocktail pour un XXe siècle

Entre les juges et les notables,
Les privilèges et les paumés,
Le non-confort, le confortable,
Les injustices, les justiciers.
Entre les querelles et les guerres,
Les oppresseurs, les opprimés,
Les civils et les militaires,
S'étend la vie au monde entier.

*R . Mais y'a quand même des enfants qui s'aime
Et qui s'aiment tendrement.
Et y'a quand même pendues au ciel
Des étoiles depuis cent mille ans.*

Pour ne rien dire, pour ne rien faire,
Pour laisser passer les années,
Civilisés et gens de terre,
Villes désertes, champs goudronnés,
Sur les trottoirs, en grande foule,
Se bousculent, s'écrasent les gens,
Elle sera surpeuplée la boule
Dans cinquante ans disent les savants.
R.

Entre les Ricains et les Russes,
Entre le reste et les chinois,
Entre les traités et les rustres
Qui font des guerres pour n'importe quoi,
Avec des yeux remplis de larmes
Comme des yeux d'enfants apeurés.
Et le pape de paix nous parle
Sur son trône de misère dorée.
Entre les peuples, les présidents,
Les élections, les révolutions,
Les salopards, les braves gens,
Le ciné, la télévision.
Les artistes et les réceptions,
Les yaourts et l'avortement,
La drogue et les petits bonbons,
Les naissances et les enterrements.
R.

Je sais qu'il y a de l'injustice,
Je sais que tout n'est pas pareil.
C'est ce que dit la politique,
C'est ce que voit Madame Soleil.
Faut-il que je prenne les armes,
Faut-il que je ne dise rien ?
Je ne peux pas sonner l'alarme,
Tous les gens n'y comprendraient rien.
Entre les juges, les diplomates,
Les philosophes et les banquiers,
Les vacanciers, les automates,
Les grosses villas, les bas quartiers.
Entre les jaunes et les rouges,
Entre les noirs et puis les blancs,
Elle va s'casser la gueule, la boule
Dans cinquante ans disent les savants.
R.

Confession

Pardonne moi Seigneur
Je ne sais pas prier
Pour moi avoir du cœur
Ce n'est pas s'agenouiller
Pardonne moi Marie
De te trouver plus belle
Couchée au creux d'un lit
Que de mourir pucelle
Pardonne moi l'Esprit
De ne pas être un saint
Mais dans ton paradis
Je ne me sens pas bien
Pardonne moi mon père
La vie t'a mutilé
Il faut la payer cher
Je ne peux la payer
Pardonne moi ma mère
Un jour d'être parti
Tu étais ma chaumière
Et j'étais ton pays
J'avais besoin ma mère
D'être l'ami du vent
Et tout comme naguère
Moi je t'aime, Maman
Pardonne moi mon frère
De quitter la maison
Pour parcourir la terre
Sans but ni religion
Pardonne moi famille
Mon cœur est en frisson
Dehors le soleil brille

Je fuis votre prison
Pardonne moi ma sœur
D'aimer plus que l'inceste
Pour faire battre deux cœurs
Il faut d'énormes gestes
Pardonnez moi copains
De vous avoir laissé
D'être parti plus loin
Que notre vieux quartier
Pardonne moi ma ville
De désertier tes rues
Dans ton enclos débile
Moi je n'en pouvais plus
Pardonne moi passé
Entend ces souvenirs
De ne plus y penser
De vous laisser mourir
Pardonne moi fillette
De te prendre la main
Je veux poser ma tête
Au creux de tes deux seins
Pardonne moi amour
De trembler dans tes bras
Vouloir s'aimer toujours
Est le plus dur combat
Pardonne moi mon ange
De ne pas me marier
Tu es une mésange
Et tu dois t'envoler
Pardonne moi petit
De ne rien te défendre
Le secret de la vie
C'est à toi de l'apprendre
Pardonne moi fiston
D'oser t'avoir fait naître
La terre est une maison
Ouvre grand ses fenêtres
Pardonne moi mouflet
Je n'suis pas un bon père
Confie moi tes secrets
C'est tout ce que j'espère (bis).

Cri premier

A ce cri premier qui naissance nos vies
Puissant comme la foudre, il est le premier cri.
Il ne sait pas encore s'il sera symphonie,
Ce tout petit accord cherche sa mélodie.
Il est force et courage notre tout premier cri.
Il n'a pas de visage, on ne l'a pas écrit.
Il est livre sans pages, histoire sans manuscrit,
Il n'est pas encore sage, il est le premier cri.
Il souffle comme le vent, il soleille et il pluit.
Algues sans océan, prisonnier qui s'enfuit.
Il forge notre voix, il crie à pleine vie.
Il est sans toit ni loi, il est le libre esprit.
Je m'en souviens par joie de mon tout premier cri,
Car je le porte en moi et il me porte aussi.
Il vibre mes passions, j'entends ce qu'il me dit.
Il est mon compagnon, il est mon premier cri.
Lorsque la mort viendra, elle le prendra aussi.
Et il s'endormira et moi tout contre lui,
Ensemble voyageant, vers d'autres galaxies,
Vers d'autres sentiments que l'on ignore ici.
A ce cri premier qui naissance nos vies,
Magicien de nos âmes, il est le premier cri.

Des gens sans importance

On dit des gens sans importance
Des gens qui ne sont jamais nés,
Des anonymes, des pas de chance
Des gueules meurtries, des gueules cassées
Des pauvres gens en mal de chance
Qui doivent se taire et travailler
Des gens qui ont perdu d'avance
Pour ceux qui croient avoir gagné,

On dit des gens sans éloquence
Des gens sans grandeur à venir
On dit des gens sans importance
On dit des gens sans avenir.

J'en ai vu des gens sur ma route,
Des tragédies, des fantaisies,
Des gens qui malgré leur déroute
Faisaient encore valser la vie.
Des gens qui n'avaient rien du tout
Qui pourtant t'auraient tout donné,
Des gens tombés qui d'un seul coup
Essayaient de se relever.
J'en ai vu des gens sans histoire
Qui se racontaient sans tricher
Des gens muets dans leur parler
Qui ne savaient plus à qui parler.
Oui j'ai vu des gens sans défense
Des cœurs meurtris abandonnés,
Qui du profond de leur souffrance
Croyaient encore au verbe aimer.
Des gens de tout bord de tout large
Des gens d'horizon si lointain, des gens
Qui comptaient page à page
Les maladresses de leur destin.
Des gens qui n'usaient d'aucun charme
Des gens de soucis quotidiens
Des gens démunis et sans arme,
Que l'on fusille tous les matins
On dit des gens sans importance
Des gens qui ne sont pas cités

Des gens qui comptent leur dimanche
Et qui ne savent pas bien compter
On dit des gens sans un diplôme
Des gens sans université
Qui n'ont pas inventé l'atome
Et qu'on envoie se faire tuer
On dit des gens sans aventure
Frileux dans leur sécurité
Des gens qui se tuent en voiture
Parce qu'ils voulaient accélérer
J'en ai vu des gens, des ivrognes,
Des comptoirs toute la journée
Des qui s'étaient cognés la trogne
A leur amour à leur passé
J'en ai vu des gens sans bonheur
Qui s'en allaient petitement
Des gens qui réclamaient encore
Le droit de vivre dignement
On les regarde dans leur mouiroir
Ils nous font rire bien souvent
Des gens sans nom, des gens sans gloire,
Des gens tout court, des petites gens
J'ai vu des gens couverts de gloire
Des stars repues et adulées
Qui pleuraient devant leur miroir
Parce que des rides avaient poussé
Comme pour crevasser leur visage
Comme si la mort les torturait
Arrivées au bout du voyage
Ne sachant plus qui elles étaient
J'ai vu des gens couverts d'argent
Se cacher pour pouvoir pleurer
Et redevenir impuissants
Car leur enfant s'est suicidé,
Et plus rien n'avait d'importance !
J'ai vu des gens pleins d'importance
Se dire en bonne volonté
Tricher en toute impénitence
Pour le pouvoir assassiné
J'ai vu des assassins de l'ordre
Fusiller des hommes innocents
Au nom de l'État en désordre
Emprisonner les opposants.
J'ai vu ces rois, ces présidences,
Eux qui se croyaient les plus forts,
Recroquevillés dans leur puissance
Trembler de peur face à la mort.

On dit des gens sans importance
Qui n'ont jamais tué un chat
Des gens fleuris comme l'enfance
Qui pour mourir tendent les bras.
J'ai vu des gens tellement sensibles
Que pour parler ils se noyaient,
Des gens qu'on traitait d'imbéciles
Et qui simplement souriaient.
J'ai vu ces gens, ces invisibles,
Qui tout simplement cheminaient,
Avec des rêves inaccessibles
Mais que parfois ils atteignaient.
On dit des gens sans importance
J'ai vu ces gens avec mes yeux,
Ils sont ma joie et ma souffrance
J'ai besoin de te parler d'eux.
On dit des gens sans importance.

Deux vieux qui s'aiment encore

Après avoir souffert et s'être fatigués,
Dans la vie sans nom où rien ne fut gagné
Il y eut des chagrins, des instants de bonheur
Le reste n'était rien que l'envers du décor.
Les enfants sont partis, ils ne sont plus les mêmes,
Ils ne prennent plus le temps, le travail, les problèmes
Les vieux ne comptent plus ; c'est un jouet usé,
Un pauvre souvenir, ou une fleur fanée.

Deux vieux qui s'aiment encore.

Lui s'en va au travail, ça ne le change pas,
Elle reste à la maison, c'n'est plus comme autrefois,
Son ombre qui la suit lui parle du passé,
Mais qu'est-ce que le passé quand on n'est jamais né,
Une vie de marmots, de loyers et d'impôts
Enfin c'est comme cela, ils ont fait leur boulot,
Abandonnés de tous, presque au bout du rouleau,
Ils continuent la route une bosse dans le dos.

Deux vieux qui s'aiment encore.

Travaille, travaille, travaille, pour nourrir ta misère
Abrutis et perdus, tant on les a saignés,
Leur vie qu'ils ont vendue ne fut jamais payée.
Leurs deux corps démodés sont comme un hôpital
Quatre murs pour crever, paraît que c'est normal,
Car s'il y a des gens riches qui font souvent la fête,
Il y a des gens qui meurent au fond d'une oubliette.

Deux vieux qui s'aiment encore.

N'y a-t-il pas pour eux quelque part un jardin,
Une petite maison, un morceau de terrain ?
Leurs yeux sont malheureux dans le gris H.L.M.
Le chenil pour finir, c'est ainsi qu'on les aime,
Sous les draps, bien au chaud, quand les lumières s'éteignent,
Il la prend contre lui, la serre et la dépeigne,
Deux pauvres mains ridées ruissellent de tendresse,
Le bonheur de s'aimer apaise leur détresse.

Deux vieux qui s'aiment encore.

La nuit s'est endormie, les étoiles respirent.
Ils se sont enlacés au rythme des soupirs,
Leurs cheveux blancs mêlés dans le lit du passé,
Leur vie est une galère, ils ont toujours ramé.

Deux vieux qui s'aiment encore.

Ecoute le coeur des gens

Ecoute !
Ecoute le coeur des gens qui chiale.
IL est blotti depuis si longtemps au fond
D'eux mêmes qu'il ne sait plus quoi dire.
Ecoute, il n'y a pas les bons ou les mauvais,
De bien ou le mal. Il y a la vie.
La sienne, celle qui nous fait du bien,
Celle qui nous fait du mal.

Il y a dans chaque être qui cherche son chemin autant
De coups de poings que de poignées de mains.
Ecoute !
Il n'y a pas ceux qui sont tristes, ceux qui sont gais.
Il y a des mots de détresse et des mots d'allégresse
Il y a la tendresse qui se blesse à chaque amour naissant.
Il y a la mort qui se presse, la vie qui se dresse,
L'Éternité, la Solitude.
Ecoute le coeur des gens qui chiale.
Il est comme le tien, comme le mien,
Celui des uns, celui des autres.
Il bat pour la beauté des choses.

Ecoute le coeur des gens !

Entre l'espoir et la détresse

Cherchez l'étoile du berger,
Dans un ciel noir et enfumé,
Faire du rêve une réalité,
Ne plus avoir peur de s'aimer.
Allez tous nos amis, tous nos copains,
Toutes nos joies, tous nos cafards,
Tous nos départs vers l'incertain
Nous ramène un jour au départ,
La vie est une grande aventure,
Il n'y a plus d'aventuriers.
Peindre des toiles sans peinture.
Avoir des yeux pour regarder,
Nos cheveux libres dans le vent,
Nos mains tendues, nos coeurs ouverts,
Sans être adulte, sans être enfant,
Être soi face à l'univers.

Autant d'amour que d'habitudes,
Pauvres humains sur le chemin ;
Parfois trop tendre, parfois trop rudes,
Nos expériences rides nos mains.
À peine fleurie notre jeunesse
Et dessiné notre idéal,
Que se prosterne la vieillesse
Au fond de nos coeurs qui ont mal.
Bêtes humaines, la bêtise
A fait de nous des ignorants,
Notre lumière est bien trop grise.
Et notre espoir pas assez grand.
Mur de béton, tas de ferraille,
Maison de marbre sans chaleur,
Si les meilleurs sont des canailles
C'est que les forts tremblent de peur.

Entre l'espoir et la détresse,
Il y a deux tout petits pas.
Entre la haine et la tendresse,
Il n'y a qu'un mot qu'on n'se dit pas.
Entre l'abîme et le sublime,
Nous nous regardons sans nous voir.
Nos mots nous mentent, nos yeux se griment.
Nous sommes nés sans le savoir.
Il y a des rires dans nos têtes
Qui sont des larmes et de l'angoisse,
Il y a des pleurs dans nos fêtes.
La solitude qui nous frisse.
Frère d'amour sur le chemin,
Rempli de haine dans la bataille :
Même fatigue au creux des reins,
Même violence qui nous mitraille ?
Si l'on se regarde et se voit.
On n'a plus peur, on se sourit ;
Il nous suffit d'une seule fois
Pour mettre au feu tous nos fusil.

Autant d'amour, autant de haine
Que d'habitude et de passion.
La plus donne de l'eau à la graine,
Le soleil mûrit la moisson.
Autant de fleurs que de prisons,

De mélancolie que de joie.
La bêtise touche la raison
Et l'incroyant cherche à la fois.
Même bonté, même avarice,
Nous sommes faits du même bois.
Même pureté ou même vice,
La vérité n'a pas de loi.
Tous nos enfants sont des enfants.
Même foetus et même corps,
Nos drapeaux qui sont différents
Nous conduisent à la même mort.

Entre l'espoir et la détresse,
Il y a deux tous petits pas.
Entre la haine et la tendresse,
Il n'y a qu'un mot qu'on n'se dit pas.

Et puisque...

Et puisqu'il faut mourir
Autant mourir d'hiver
Ne rien se souvenir
Un bâillon sur hier
Elle m'a quitté la vie,
Elle me jette au fossé
Elle m'avait toujours dit
Un jour j'avais m'tirer
Je veux ma tombe
Là où je tombe

Surtout ne pleurez pas
J'valais comme une bafouille
Pour ton dernier repas
Un sandwich à l'andouille
Une bonne bouteille de Côtes du Rhône
Et c'est bien sûr
Gravir la dernière côte
Vers Dieu et ses injures
Je veux ma tombe
Là où je tombe

Les enfants j'vous aimais
Je vous aimerai toujours
J'étais comme un « Je t'aime
A la vie, à l'amour »
J'pissais au cul de l'homme
Jamais aux pieds des arbres
Comme la vie m'abandonne
C'est la mort que je sabre
Je veux ma tombe
Là où je tombe

Y a-t-il quelqu'un sur terre
Qui m'ait vraiment compris
Les autres, si c'est l'enfer
Ils sont des amis
Je suis ni mal ni bien
Et alors ! C'est un droit
De mon corps galérien
Je laisse un petit doigt
Je veux ma tombe
Là où je tombe

Passion de l'inutile
Telle était ma passion
Funambule sans un fil
Missionnaire sans mission
Je n'fus jamais déçu
Encore moins satisfait
J'étais l'amant cocu
Et ça c'était parfait
Je garde de mes jours
Quelques belles journées
A mon dernier discours
Ma première pensée
Un p'tit gosse dans la nuit
Qui cherchait sa maman
Des visages qui s'enfuient

Des pluies de Jour de l'An
Je veux ma tombe
Là où je tombe
Et s'il me reste encore
Un tout petit moment
Je veux trinquer sans bord
Vivre un dernier instant
Vous dire qu'il n'y a pas d'heure
Une toute petite seconde

Et qu'on en parle plus

La vie est longue paraît-il
Elle déambule au jour le jour
Elle se parsème d'imbéciles
Et de grisaille sur les faubourgs.

*J'ai rendez-vous avec la mort
Je n'ai pas peur*

Il y a des choses du quotidien
Fatigue aux yeux réveil matin
Quelques rencontres incertaines
Les habitudes qui vont certaines.

*J'ai rendez-vous avec la mort
Je n'ai pas peur*

Je fuis les vieux rats nostalgiques
Les jeunes loups qui se rappliquent
Les temps modernes deviennent risibles
Et j'en appelle à l'invisible.

*J'ai rendez-vous avec la mort
Je n'ai pas peur*

Parfum discret de cette femme
Qui m'a foutu le vague à l'âme
Et que je porte accroche-coeur
Sans rien attendre du bonheur
J'me dis "Les femmes, souffrir pour elles ?
Elles sont au charme dérisoire
Elles se contentent d'étincelles
Pour l'incendie, vas te faire voir !"

*J'ai rendez-vous avec la mort
Je n'ai pas peur*

Je voudrais mourir au matin
Chambre d'hôtel
Corps inconnu
Une dernière fois
Serrer les poings
Et qu'on n'en parle plus !

Femmes

Femme meurtrie dans ses entrailles,
Femme qui pleure l'enfant perdu
Femme égorgée par ceux qui tuent
Et qui sont fiers de leurs batailles
Femme éternelle sèche tes larmes
Femme à genoux ne prie plus
Au nom de celles qui se sont tuées
Femme courage ! Femme courage !

Femme qui navigue en quarantaine
Entre un divorce et dix chômages
Femme qui vit sans avantage
Et qu'on a mise en quarantaine
Femme mariée en triste noce
Trop jeune encore et sans savoir
Femme qui ne parle qu'à son miroir
Femme que l'on tient avec des gosses.

*Tu es la fille du soleil
Tu marches seule avec la pluie
L'enfant qui contre toi sommeille
C'est ton enfance qui s'enfuit*

Femme fardée au bras d'un homme
Sans jouissance sans un seul cri
Femme qui se donne à son mari
Qui voudrait dormir sans personne
Femme qui boit pour oublier
Les jours qui passent et qui s'enfuient
Toutes les journées où elle s'ennuie
Femme qui pleure sur l'oreiller

Femme vieillarde qu'on asile
Coeur outragé sans importance
Finir sa vie sans qu'elle commence
Femme isolée sans domicile
Femme dans le monde qu'on assassine
Vingt ans debout ! Face au bourreau
Femme qui meurt dans son bureau
Meurtrie cassée, femme anonyme.

*Tu es la fille du soleil
Tu marches seule avec la pluie
L'enfant qui contre toi sommeille
C'est ton enfance qui s'enfuit*

Femme adulée, suite princière
Avec pour seule touche de vie
Le droit de briller, de se taire
Prisonnière d'un faux paradis
Putain de luxe, sexe et combine
Cocktails pour banquiers inhumains
Pauvre suicide de Marilyn
Riche et célèbre, morte pour rien.

Femme révoltée, femme gavroche
Femme debout ! seule sur la piste
Femme qui peigne son petit mioche
Comme dans un vieux film réaliste
Femme naissante sur cette terre
Fille de reine ou fille de rien
Vous êtes toutes au ciel des mères
Le rêve de tous les orphelins.

*Tu es la fille du soleil
Tu marches seule avec la pluie
L'enfant qui contre toi sommeille
C'est ton enfance qui s'enfuit*

Femme que j'appelle dans ma détresse
Petite étoile à mon destin
Lorsque mes rêves te caressent
J'ai le coeur qui touche le tien
Amour blessé, amour sans gloire
Amour tout seul au p'tit matin
Femme qui hante mon espoir
Femme qui a croisé mon chemin.

*Tu es la fille du soleil
Tu marches seule avec la pluie
L'enfant qui contre toi sommeille
C'est ton enfance qui s'enfuit*

*Tu es la fille du soleil
Tu marches seule avec la pluie
L'enfant qui contre toi sommeille
C'est mon enfance qui s'enfuit*

Gaspard

C'est un lourd manteau de vieux,
Un vieux manteau tissé de laine,
C'est lourd à porter pour un vieux,
Un vieux manteau couleur de peine.
Il y a des rides qui ont vécu,
Qui ont vieilli comme des pierres,
Je connais des sentiers perdus,
Qui vous mènent au bout de la Terre.
Le vieux Gaspard est tout bancal,
Comme les restes de sa raison,
Loin du vieux monde et des chacals,
Il vit seul avec son prénom.
Le coeur meurtri, tout en lambeaux,
Il porte son manteau de vieux,

Paraît qu'il n'est jamais trop tôt,
 Pour que la mort vous casse en deux.
 Mais lui, il sommeille avec elle,
 Depuis bientôt plus de trente ans,
 Depuis qu'on fout à la poubelle,
 Tous ceux qui ne gagnent pas d'argent.
 Et quand le vieux Gaspard ronchonne,
 C'est après les tuiles du toit,
 Qui glissent au vent et que personne,
 Jamais personne ne changera.
 Le vieux Gaspard, il vit tout seul,
 Comme un ermite ou comme un fou,
 Il en a perdu la parole,
 Et ne se lave plus du tout.
 Les rats mangent dans son assiette,
 Ils sont de bonne compagnie,
 Les rats, ils vous font la causette,
 Quand vous devenez leur ami.
 Entre l'hiver et le printemps,
 Gaspard a oublié son âge,
 A quoi peut bien servir le temps,
 Quand votre avenir est sans pages.
 Et à quoi sert l'avenir,
 Que l'on soit seul ou des milliers,
 Puisque l'avenir c'est finir,
 Et qu'une vie doit se gagner.
 Chaque jour traînant sa carcasse,
 Gaspard traverse le village,
 Les rides pleurent dans sa crasse,
 Tout dans son cœur a fait naufrage.
 Très souvent il repense aux autres,
 Aux autres qui un jour sont partis,
 C'est vrai que ça compte les autres,
 Quand on est seul dans son pays.
 Et s'il est resté au village,
 C'est parce qu'il savait très bien,
 Que même le plus beau des voyages
 La plupart du temps mène à rien.
 D'ailleurs les autres dans la ville,
 Sont aussi perdus maintenant.
 Sur la montagne le soleil brille,
 Gaspard pleure dans les bras du vent.
 Que faire quand on doit crever seul,
 A part attendre, attendre encore.
 Attendre à perdre la boussole,
 Que la vie quitte votre corps.
 Le vieux Gaspard ne prie jamais,
 Si parfois il signe son front,
 C'est comme un geste que l'on fait,
 Par habitude et sans raison.
 Autour de lui tout est au calme,
 Pas un seul bruit un seul potin,
 Un vrai paysage de charme,
 A faire rêver les parisiens.
 Mais lui il rêve de quelques mots,
 Ceux que disent les petits enfants.
 Il donnerait jusqu'à son mégot,
 Pour être grand-père un instant.
 Le vieux Gaspard finira seul,
 Mon histoire intéresse qui ?
 Des vieux qui perdent la boussole,
 Y'en a des tonnes dans nos pays.
 Si c'est pas l'hospice, c'est la guerre,
 Perdus dans le flot de la ville,
 Des vieux crèvent d'être solitaires,
 Le cœur meurtri, tout en guenilles.
 Mourir seul devant sa télé,
 Ou dans un village perdu,
 On a la même identité,
 Quand les autres ne vous voient plus.
 Et ma chanson, à quoi elle sert,
 Puisque l'avenir c'est finir.
 Peut-on avoir le droit sur terre,
 D'être vieux sans jamais vieillir ?
 C'est lourd un manteau de vieux,
 Un vieux manteau tissé de laine.
 C'est lourd à porter pour un vieux,
 Un vieux manteau couleur de peine.
 Il y a des rides qui ont vécu,
 Qui ont vieilli comme des pierres.

Je connais des sentiers perdus
 Qui vous mènent au bout de la Terre.

Gey

Gey dans le cœur des larmes qui pleurent.
 J'veux dire que mes larmes sont pleines de larmes,
 Gey le vide vide qui me désarme
 Parce que je t'aime encore

Gey ton regard, il me regarde
 Et tes cheveux de jais, mon si bel oiseau
 Gey tes caresses, ta bouche sur ma peau
 Parce que je t'aime encore

Gey pas compris, pourtant je dois comprendre
 Tu es partie, tu en avais le droit
 Plus je t'oublie et plus je pense à toi
 Parce que je t'aime encore

Je fais le pitre, ça fait rire les gosses
 Le clown est triste, il ne le montre pas
 Ton amitié jamais ne me consolera
 Parce que je t'aime encore

Gey la douleur de l'enfant sous les bombes
 Par désespoir ne rien nie souvenir
 Et par tendresse ne plus faire souffrir
 Parce que je t'aime encore

Gey dans le cœur des larmes qui pleurent.
 J'veux dire que mes larmes sont pleines de larmes
 Gey le vide vide qui me désarme
 Parce que je t'aime encore
 Parce que je t'aime...

Histoire vécue

Le ciel n'était pas bleu et la ville était laide
 Elle m'avait demandé tout simplement de l'aide
 Elle me parlait d'amour en y croyant à peine
 Elle me parlait d'amour pour éteindre sa haine
 Elle portait en son ventre un enfant qui bougeait
 C'était dur de l'entendre tant ses mots sonnaient vrais
 Elle m'a dit que la vie lui faisait souvent peur
 Elle me parlait de haine le cœur tout en dehors
 Elle caressait son ventre le mien était serré
 J'aurais voulu la prendre par la main l'emmener
 Loin de la grande ville de la morte cité
 Quand on n'a pas de fric on reste prisonnier
 Les gens qui nous croisaient avaient des yeux méchants
 Je sais ce qu'ils pensaient ils le pensent souvent
 J'aurais voulu gueuler insulter les vivants
 Hurler au monde entier d'écouter un moment
 Elle s'est mise à pleurer comme pleure les enfants
 J'aurais voulu l'aider je restais impuissant
 Y a-t-il quelqu'un sur terre qui aurait su les mots
 La vie est une guerre qui se fait sans héros
 Elle m'a dit qu'elle m'aimait comme on aime un ami
 Pourtant je n'ai rien fait, pourtant je n'ai rien dit
 Sa bouche frôla la mienne et puis elle est partie
 Comme une pauvre chienne protégeant son petit

Le ciel n'était pas bleu et la ville était laide
 Elle m'avait demandé tout simplement de l'aide
 Je me suis arrêté pour écouter son cœur
 Si tu peux t'arrêter, arrête-toi encore.

Hommage à un vieil homme

Il avait dans sa barbe grise, des poux,
 J'ai posé mes lèvres sur sa joue,
 Une larme a coulé, une larme d'amour.
 Je sais, je sais que le monde s'en fout.

Il avait sur les mains, des crevasses, de la crasse,
 J'ai posé ma main toute blanche, toute fragile,

Et ses mains qui tremblaient ressemblaient à l'argile.
Je sais, je sais, le monde est imbécile.

J'ai cherché dans ses yeux, tout son désespoir,
J'ai cherché dans ses yeux, une manière de voir,
La richesse dont on m'avait toujours parlé,
C'est au fond de ses yeux que j'ai pu la trouver.

J'ai compris, par sa mort, combien souffrir est dur.
J'ai compris, par sa mort, ce qu'il avait gagné.
Y a-t-il dans vos livres ce petit brin d'azur,
Que cet homme perdu a voulu me donner !
Je sais, je sais que je parle pour rien.

Il n'y a que le vent qui chante sans faire payer

Tu es seul sur ton siège au fond de ce trou noir
Tu écoutes mes mots qui peuvent te soulager
Tu t'empêches de vivre et tu as le cafard
Mais en sortant d'ici, qu'est-ce que tu vas changer

Quand tu seras parti, la salle sera vide
Je serai encore plus seul que ce matin
Les mots pour se cacher, voilà ce qui nous guide
Je ne serai jamais la douleur de tes mains

Toi tu rentres chez toi, et tu longes les murs
Et la rue désertée te fait froid dans le dos
Tu es venue rêver, mettre ton cœur au pur
Tu es venue pleurer au son de quelques mots

Si tu savais ma vie n'a rien de cette scène
Rien de cette musique, rien des cris, des bravos
Juste un peu de chez toi quand ton cœur est en peine
Un peu de ta fatigue quand tu courbes le dos

Ma vie est un comptoir où les hommes en silence
Se saoulent de pression et des mots du voisin
Ma vie est un espoir où tes yeux se balancent
Toi qui te couche seule pour attendre demain

Tu es plus seule sur terre, qu'au milieu des étoiles
Les mots sont des banquiers qui savent te faire payer
Car trop souvent tu sais, comme un peintre sans toile
Quand tu n'as pas d'argent, tu ne peux pas créer

Les artistes, comme le sexe, c'est une histoire d'odeurs
On aime, on n'aime pas, on en parlera dehors
On s'échange les disques, les bouquins et le malheur
Faussaires, montrez vous, tant vous me faites horreur

Tu es fils de rien, ton talent on le juge
Vous êtes, beaux messieurs, tous de sacrés farceurs
Huppés jusqu'au trognon pour nous donner la purge
On vous fait des artistes comme des crêpes au beurre

Et Festival de Cannes, Académie Française
Prix Nobel de la Paix, un « Salut Monseigneur »
Qu'on soit gauchiste ou clown, ou bien montreur de fesses
On est de la même famille quand on ne pense qu'au fric

Le poète ici-bas n'a plus aucune place
C'est le mendiant des rues qui marche toujours seul
C'est le pouilleux meurtri qui pue et qui agace
C'est la prison à vie, l'asile pour les folles

Les maîtres ici-bas t'acceptent et jugent
L'art se vend comme le cul, c'est du fric à gagner
Si tu n'as rien à vendre tu peux prendre refuge
A l'Armée du Salut, ou voler pour bouffer

Je chante comme je pleure, comme je ris comme je t'aime
Et je suis comme toi, avec mes yeux crevés
Avec les mêmes joies, avec les mêmes peines
Avec un soleil noir dans un monde paumé

Que reste-t-il ici, dis-moi, toi qui m'écoutes
Qui a vu un seul homme qui puisse nous sauver
Faut-il faire demi-tour, continuer la route
Le monde est-il banni pour une éternité

Il nous faut effacer les grands noms des affiches
Il n'y a que le vent qui chante sans faire payer

Il n'y a que l'oiseau qui ne joue pas au riche
Il n'y a que l'enfant qui puisse nous sauver

Je chante comme je t'aime, je cherche la tendresse
Et toi sur ton fauteuil ne sens-tu pas tes mains
Qui ont besoin d'amour, de donner des caresses
Je chante pour la vie, pour trouver le chemin

Quand je plante mes yeux dans une sombre salle
Parmi tant de visages, pas un n'm'est familier
Je tremble de tout mon être, et la trouille s'installe
Entre des mots vécus que je dois faire chanter

Que reste-t-il ici, dis-moi, toi qui te caches
Il n'y a que le vent qui chante sans faire payer
Il n'y a que l'oiseau qui montre son visage
Il n'y a que l'enfant qui puisse nous sauver
(bis)

J'ai

J'ai des torrents à franchir
Des montagnes à escalader
La liberté pour m'affranchir
Des océans à traverser.

J'ai des idées qui s'entêtent
Tout une vie de révolté
J'ai des orages et des tempêtes
J'ai des étoiles pour me guider.

J'ai des bons amis à laisser
D'autres amis à rencontrer
J'ai des histoires à raconter
Et des enfants à écouter.

J'ai des milliards de douces nuits
Des milliards de belles journées
J'ai le soleil et j'ai la pluie
Les quatre saisons pour rêver.

J'ai ma passion toute ma rage
J'ai mes deux poings, j'ai mes deux pieds
J'ai la beauté des paysages
La splendeur de l'immensité.
Je n'ai pas à perdre mon temps
A jouer les petits messieurs !
J'ai des hivers et des printemps
Je n'ai pas à devenir vieux.

J'ai mille fleurs à te cueillir
D'autres caresses à te donner
L'égalité pour te séduire
Le clair de lune pour t'aimer.

J'ai la folie pour vivre sage
Me battre ! toujours avancer
Rester debout en plein naufrage
Au jour le jour recommencer.

J'ai la misère qui me souffle
Les mots de la réalité
Ne pas rester dans mes pantoufles
Il y a tant de choses à changer.

Il me faudra crier plus fort !
Pour réveiller les morts vivants
Mais j'ai la chaleur de vos corps
La tendresse et les rires d'enfants.

J'ai l'amour de tous ceux qui s'aiment
L'éternité pour dernier port
Et puisqu'il faut mourir quand même
Je choisirai l'heure de ma mort.

J'ai rendez-vous avec la mort

La vie est longue paraît-il
Elle déambule au jour le jour
Elle se parsème d'imbéciles
Et de grisaille sur les faubourgs

J'ai rendez-vous avec la mort
 Je n'ai pas peur
 Il y a les choses du quotidien
 Fatigue aux yeux, réveil matin
 Quelques rencontres incertaines
 Les habitudes qui vont certaines
 J'ai rendez-vous avec la mort
 Je n'ai pas peur
 Je fuis les vieux rats nostalgiques
 Les jeunes loups qui se rapprochent
 Les temps modernes deviennent risibles
 Et j'en appelle à l'invisible
 J'ai rendez-vous avec la mort
 Je n'ai pas peur
 Parfum discret de cette femme
 Qui m'a foutu le vague à l'âme
 Et que je porte à croche cœur
 Sans rien attendre du bonheur
 J'me dis ; les femmes souffrir pour elles
 Elles sont au charme dérisoire
 Elles se contentent d'étincelles
 Pour l'incendie, va te faire voir
 J'ai rendez-vous avec la mort
 Je n'ai pas peur
 Je voudrais mourir au matin
 Chambre d'hôtel corps inconnu
 Une dernière fois serrer les poings
 Et qu'on n'en parle plus

Je ne suis pas

Je ne suis pas un poète
 Je ne suis pas un voyant
 Je suis un enfant qui peine
 Et qui t'aime tendrement
 Je n'ai rien à te donner
 Que quelques morceaux de bois
 Qu'un feu brûlant d'amitié
 Qui brûle et ne meurt pas
 Je ne suis rien qu'un humain
 Qui se cherche dans sa vie
 Je suis mon petit chemin
 Il va pas au paradis
 L'enfance est mon professeur
 Et elle me parle d'amour
 La tendresse et la douceur
 Guident mes pas chaque jour
 Je suis une feuille morte
 Qui s'en va tourbillonnant
 Qui va frapper à la porte
 D'un je ne sais quel printemps
 Qui pleure au chant des violons
 Une nature oubliée
 Qui meurt posée sur le front
 D'une branche desséchée
 Je suis un marin des vies
 Qui reste assis sur son banc
 A contempler la folie
 D'un million de commandants
 Et je rêve d'un bateau
 Pour m'en aller au pays
 Où les enfants, les oiseaux
 Dans le soleil chantent et rient
 Je suis un enfant qui prie
 Pour un morceau d'amour bleu
 Pour une fleur dans sa vie
 Pour un voyage en tes yeux
 Je suis un enfant qui vit
 Dans un monde d'égarés
 Et qui veut faire de sa vie
 Un grand champ d'humanité
 Je ne suis pas un poète
 Je ne suis pas un voyant
 Je suis un enfant qui peine
 Et qui t'aime tendrement

Jusqu'au bout

A l'envers de vos lois et de vos habitudes,
 Sans haine, sans rancœur tout risquer chaque jour,
 N'avoir plus rien à perdre unique certitude
 Contre vents et marées rage de vie et d'amour,
 Jusqu'au bout !

A l'envers de vos rires, à l'envers de vos fêtes,
 Idéaliste et fou, chevalier sans raison,
 Se défaire à jamais des idées toutes faites,
 Tout donner de soi même, même pris pour un con
 Jusqu'au bout !

Faux amis me trahissent ils attendent ma chute
 Chaque pas que je fais les conduit à leur fin
 Amourettes dociles meublent leur solitude
 Ils font l'amour tous seuls ça fait marrer mon chien
 Jusqu'au bout!

Soif de liberté de justice et de paix
 Soif de vérité impossible destin
 Je préfère ceux qu'agissent tout en restant muets
 Que ceux qui parlent trop ne faisant jamais rien
 Jusqu'au bout!

Debout ô compagnon : nous reprenons la route
 Laisse dire laisse faire car ils ne vivent pas
 Ils trichent et ils calculent l'incertain les déroutent
 Fais chanter ta guitare c'est le dernier combat
 Jusqu'au bout!

Et puis quitte à mourir autant mourir de rire
 Les hommes sont des couvents, couvant leurs petits sous
 Ils deviennent pourris à force de se le dire
 Et se saoulent la gueule sans être jamais saouls
 Jusqu'au bout !

Ils jugent, ils se cachent, ils se font voter des lois
 Ils sont fiers du passé, l'avenir les rassure
 Leur présent est si peu qu'ils font n'importe quoi
 Et consomment l'orgueil jusqu'à la pourriture
 Jusqu'au bout !

En ce siècle de paumés ô ma tendre tendresse
 Je cherche une raison qui ne raisonne pas
 Aussi seul qu'un enfant et sans laisser d'adresse
 Je suis sur un chemin qui s'avance vers toi
 Jusqu'au bout!

Jusqu'au fond de mes tripes et jusqu'au fond des choses
 Et quitte à me tromper et me tromper encore
 Je suis ce que je suis et ne suis pas grand chose
 Jusqu'au bout de la vie et jusqu'après ma mort !
 Jusqu'au bout !

L'homme blessé

Moi, je suis l'hiver au fond du quartier,
 Vieux loup solitaire, cœur abandonné,
 Je marche de travers, ça m'fait tituber,
 Je regarde par terre pour n'plus regarder.

*R. Dès la nuit tombée,
 Je hante les rues,
 La vie m'a blessé,
 J'attends qu'elle me tue.*

La nuit m'appartient, je la connais bien,
 Elle se donne à ceux qui vont sans matin,
 Elle rit comme elle pleure, brave citoyen,
 Si elle te fait peur, reste dans ton coin.
 R.

Vous me dites fou, pauvre et sans raison,
 Je n' suis pas comme vous, vous avez raison,
 J' n'aime pas vos sourires, car ils sont moqueurs,
 Gardez vos plaisirs, je garde ma douleur.
 R.

C'est vrai, vos enfants sont déjà comme vous,
Ils rient méchamment, me jettent des cailloux
Je les laisse faire et j'essuie mon sang,
J'ai mal dans ma chair mais je serre les dents.
R.

Et la société, si elle se protège,
Fausse liberté, tu es pris au piège,
Tu vis à crédit, tu travailles pour elle
Tu n' peux plus t'enfuir, car elle te surveille.
R.

Je crache ma misère, je pisse sur tes murs,
Je fais tes poubelles, je bouffe tes ordures,
Je ne suis qu'un rat et je mords tes chats,
Si tu me salues, je n' te salue pas.
R.

Je suis moins qu'un chien, moins qu'un cimetière,
Je suis moins que rien, garde tes prières,
Tes mots militaires ne me font pas peur,
Arme ton fusil et tire en plein coeur.
R.

Je suis ta conscience, j' te croise tous les soirs,
Je suis ta souffrance, je suis ta mémoire,
Tu baisses les yeux rien qu'à mon regard,
Même si tu m'en veux, je suis ton miroir.
R.

Une fillette, dans la ruelle, joue à la marelle.

L'insoumis

Dans nos prisons on t'enchaîne
C'est dangereux un insoumis
Comme un rat mis en quarantaine
Très contagieuse la maladie
C'est si facile d'être contre
D'y mettre les pieds sans être pour
Et l'on y chante et l'on y pisse
La lâcheté c'est comme le vice
Mais toi dans notre tour de Babel
Tu as gardé tes rêves et ta pureté
Je sais, c'est dur d'être fidèle
D'oser pisser sur l'armée
Ils te diront que tu es fou
Ce que tu fais ne sert à rien
Pour contester on est beaucoup
Mais pour agir on n'est plus qu'un
La vie est pleine de mercenaires
Qui pendant un an ont rampé
Qui à coups de bottes dans les fesses
A coups de sellerie sont éduqués
Mais toi dans notre tour de Babel
Tu as gardé tes rêves et ta pureté
Je sais, c'est dur d'être fidèle
D'oser pisser sur l'armée
Insoumis, je suis avec toi
Je t'offre ma chanson
Les compromis et les blablas
Ne font pas trembler l'oppression
Mais dans la rue comme les autres
Je marche et je suis libre
Dans ta prison, seul, l'insoumis
Tu nous montre du doigt
N'y allez plus, n'y allez pas
Et il aura gagné
Désertez tous et pourquoi pas
A votre tour d'oser
Que les soldats plantent des fleurs
Aux murs noircis des prisons
Où pourrissent ces hommes de cœur
Des hommes de vie et de raison
Et dans notre tour de Babel
Nous garderons nos rêves notre pureté
Pour une fois, ensemble, soyons fidèles
Osons pisser sur l'armée.

La chanson des enfants "Voyage dans l'imaginaire"

Car il pleut sur Lyon
Et je pense à Marseille
Aux gosses de Frais-Vallon
Leurs sourires m'émerveillent
J'écris cette chanson
La chanson des enfants
Je la chante à Lyon) bis
Et Marseille l'entend)

Car il pleut sur Lyon
Et je pense au soleil
Aux gosses de Frais-Vallon
Qui colorient Marseille
Cour de récréation
Des rires et des regards
C'est avec émotion) bis
Que je vais les revoir)

Ces gosses de Frais-Vallon
Quartier Nord de mon coeur
Sanglots longs du béton
Sur la colline des fleurs
Colline de Frais-Vallon
Chantée par ces enfants
Toujours s'en souviendrons) bis
Même quand ils seront grands)

Il pleut vraiment sur Lyon
Et je pense à Marseille
Aux gosses de Frais-Vallon
Leurs grands rires me soleillent.
De votre accent bleu ciel)
Chantez fort les enfants) bis
Vous chantez à Marseille)
Et tout Lyon vous entend.)

La misère et la mort

La misère c'est comme la mort
Moins on en parle, mieux on se porte.
Les mains tremblantes du vieillard,
C'est du ciné, une vieille histoire.
On ne va pas chercher plus loin,
Il peut crever notre prochain,
Dieu le protège, j'y suis pour rien.
Il peut crever notre voisin
Mais n'oublie jamais que le vieillard
Qui va mourir
Il te ressemble...

La peur c'est comme le reste,
Faut pas jouer à ces jeux là.
On se protège avec son père,
Mais la peur ne s'achète pas.
Tu peux bien rire dans ton plastron,
Tout passe, un jour, tu passeras.
Tes os en terre se pourriront
Qu'tu sois curé ou avocat.
Alors pourquoi avoir si souvent oublié
Que le
vieillard qui t'implorait
Te ressemblait...

Femme sous tes fourrures et tes diamants
Se cache un corps qui s'est fâné.
Tu n'as jamais connu d'amants
Qui furent capables de t'aimer.
L'amour se donne sans réfléchir
Le fric ne peut pas l'acheter
On ne peut pas refaire sa vie,
On ne peut pas se repuceler
La vieille qui est morte de froid
Te ressemblait...

Malheur aux faiseurs de chansons,
La vérité, faut l'oublier.
Juste un peu de contestation
Pour se faire croire qu' tout va changer.
De clope en clope, de filles en filles,
Notre jeunesse part en fumée,
Et pour ne pas rater sa vie,
On se refait une beauté.
Mais n'oublie jamais que le vieillard
Qui fait la manche,
Il te ressemble...

Montre ton cul à l'univers,
Tu sais il n'en rougira pas.
On se fout de tout, et tes vers,
Ils ne les écouteront pas.
Cache ton p'tit coeur et va dormir,
La vie ne peut pas être un rêve.
Va donc demander à tes amis
Qui donc y croit ! Qui donc y croit !
Donne une pièce au vieillard
Qui va mourir de faim.
Tu n'y peux rien...
Tu n'y peux rien !

La nature

Elle a mal, la nature
On pille la nature
On viole la nature
On y dépose nos ordures
Toutes nos merdes à l'état pur
Ce n'est pas important la nature
On peut tout lui faire à la nature
La saccager, la violer
La piétiner, et la tuer
Mais quand plus rien n'sera nature
On en rêvera de la nature
Mais il sera trop tard pour y penser
Il n'y aura plus de soleil, plus de printemps
Ni d'arc en ciel

La petite étoile avortée

Chambre d'hôpital.
Une femme tremblante avorte d'une étoile
Et son âme est mourante.
Toute la galaxie se pose sur son coeur.
Seule devant l'infini, elle pleure.

Vous qui avez un crucifix dans le coeur, ne jugez rien,
Que savez-vous de son malheur,
Des larmes qui coulent sur ses mains.
Chambre froide pour si grand coeur.
Vous qui avez si peu de coeur, ne jugez rien,
Que savez-vous de sa douleur, passez chemin.
Elle se parle à elle seule, cela la regarde
De se parler toute seule, elle se parle,
Elle va si loin en elle qu'elle touche le bout du ciel,
Qu'elle se donne au soleil jusqu'au bout de l'éveil.
Et la petite étoile avortée lui murmure à l'oreille
"Ne sois pas triste maman,
Tu me gardes en secret
Au fond de tes tourments.
Faut vivre maintenant,
Je me suis envolée
Dans d'autres galaxies
Et je te dis merci
Merci de me garder
En toi secrète pour l'éternité.
Ne les écoute pas,
Faut vivre maintenant.
Je t'aime".
Voici sales gens,
Ce que dit la petite étoile avortée
Au coeur de sa maman,
Elle parle du verbe AIMER.

Taisez-vous,
Cela ne vous concerne pas,
Cela ne vous regarde pas.
Que pouvez-vous comprendre,
Puisque juge vous guide,
Puisque vos coeurs sont vides.
Que savez-vous de sa douleur,
Gens de contre douceur,
Gens de foutre la peur,
Gens moralisateurs,
Crucifix dans le coeur,
Gens au coeur mercenaire,
Gens au porte prière.
Avec vos droits et vos droitures,
Vos religions, vos tiroirs-caisses,
Vos garde à vous, vos militaires,
Vos lois sectaires,
Emmerdeurs sur la terre.
Tous vos massacres autorisés pour innocents,
Mort à la guerre !
Pour enfants mourant de misère,
Toutes vos fausses aides humanitaires.
La bonne conscience se paie très cher.
Vous avez le droit de tuer des enfants nés.
Errantes ces mères, tous ces pères
Qui frappent leurs gosses sans se gêner.
Toutes vos écoles, vos cimetières,
Pour les museler vous savez faire,
Adulterement et sûrs de vous.
Je sais, vous dites que je suis fou.
Mais regardez autour de vous,
Tous ces enfants de n'importe où,
Prostitués, déportés et tous les jours assassinés
Au nom de bombardements logiques
Pour la patrie et pour le fric,
Pour toutes les idées politiques
Au nom de Dieu, de tous ces flics.
Dieu lui-même n'a-t-il pas avorté son fils
Jusqu'à le conduire sur la croix ?
Tout cela me donne la nausée
Et j'en appelle au verbe AIMER.

J'écris sur le sable océan,
Et que mes mots granit,
Revaguent au coeur de tous ses gens
Des mots d'amour et sans dédites
Pour que demain tous les enfants,
Qu'ils viennent de naître ou qu'ils soient grands
Vous chantent en coeur à fleur de sang
Des mots bonheur infiniment,
Des mots Jura,
Des mots Cévennes,
Des mots Bretagne,
Des mots banlieue,
Des mots qui circulent dans nos veines,
Toutes nos tendresse à fleur de mots,
Des mots Brésil,
Des mots d'Afrique,
Des mots de n'importe où,
Des mots d'amour qui nous impliquent,
Des mots folie et porte-fous,
Des mots sans moi et des mots sans toi,
Mais des mots qui sont tellement nous,
Des mots sans mise en croix,
Et des mots sans mise à genou,
Des mots d'enfants quand ils inventent,
Des mots qui volent bien au-delà
Du temps, des années et des jours,
Sans écriture et sans parfait,
Des mots qui vont se faire l'amour
Et qui se savent moins parfaits.

Alors, gens de si peu de mots,
Ne jugez rien en cette femme
Ce que la morale condamne
C'est l'infinie tendresse des mots.
Je crie des mots d'enfants du monde,
Des mots soleil, des mots de l'ombre,
Des mots aux portes des prisons,
Des mots en milliards de prénoms

Des mots de nature, de grand fond,
Des mots qui vont et se défont,
Des mots d'amour sans illusion,
Des mots en milliards de prénoms...

Chambre d'hôpital.
Une femme tremblante avorte d'une étoile
Et son âme est mourante.
Toute la galaxie se pose sur son cœur,
Seule devant l'infini, elle pleure,
Elle pleure...
Elle pleure...

La petite fille

La petite fille attend pour traverser la rue
Mais les automobiles ne s'arrêtent même plus
C'est pas de chance (bis)
Pour cet enfant et ses yeux bleus
Pauvre innocence (bis)
Faut-il que le monde soit orgueilleux.
La petite fille attend pour traverser la rue
Mais les automobiles ne s'arrêtent même plus
Quelle insolence (bis)
Pour cet enfant et ses yeux bleus
Pas d'espérance (bis)
Le monde est-il déjà trop vieux.
La petite fille perdue sur le pavé
Regarde les voitures passer
Que faut-il faire (bis)
Je ne sais pas, je ne sais plus
Faut-il se taire (bis)
Paraît que le monde est foutu.
La petite fille dans un long sanglot
Crie pitié aux grosses autos
Pauvre mésange (bis)
Même tes larmes n'y feront rien
Il n'y a plus d'ange (bis)
Dans ce beau monde de vaurien.
La petite fille au milieu du béton
Aurait voulu nous chanter la chanson
De son enfance (bis)
Mais son enfance est déjà loin
C'est pas de chance (bis)
Pour ceux qui grandiront demain.

La vieille

Ça y est, elle a crevé la vieille
Le vieux était parti plus tôt
Ils ouvrent les placards de la vieille
Sont en argent tous les couteaux
Elle gagnait si peu la vieille
Qu'elle économisait tout le temps
La Caisse d'Epargne veille à l'oseille
Et son oseille c'est notre argent
Dans la chambre on veille la vieille
La vieille est morte
Ils emportent tout.

Ils se partageront les restes
D'une petite dame aux cheveux blancs
L'argent pourrit tous ceux qui l'aiment
Ils sont nombreux ceux qui aiment l'argent
Avec du pognon dans la poche
Et quitte à perdre l'amitié
On se trahit, on devient moche
On oublie jusqu'à s'oublier
Tu te crois fort, tu te crois riche
Tu te dis petit parvenu
Mais sache qu'au regard des plus riches
Tu n'es rien d'autre qu'un trou du cul
Tu fais comme si tu as de la tune
Et dire que la vieille n'en avait pas
Tu bouffes connard sa petite fortune
Au casino des cons d'en bas

Et dire que la vieille nous aimais tant
Qu'elle faisait attention à vous
Et dire qu'elle était de son temps
Mais de son temps tout le monde s'en fout
Elle qui est fragile et si tendre
Qu'elle se réveillait en pleine nuit
Et toujours là pour vous défendre
A faire soleil quand il f'sait pluie
Elle était chouette, c'est vrai, la vieille
Son p'tit livret n'est pas si p'tit
Elle avait sa p'tite fiche de paie
Tu la voles en pleine nuit
Tu t'achèteras un bateau
Pour faire le beau à Saint Tropez
Petit, petit, mais assez gros
Le p'tit magot qu'elle t'as laissé
Avec ses doigts de couturière
Elle a tissé toute sa peau
Et si son argent te rend fier
Bienvenue chez les cons d'en haut.

Tu sais que tu mourras la vieille
Lorsque tu rejoindras papa
Je serai triste ma petite vieille
La tristesse ne se compte pas
J'achèterai des marguerites
Ton chanteur de rue malheureux
Déposera son bouquet d'artiste
Sur la tombe des jours heureux
Car tu disais toujours ma mère
Pourquoi les gens ont cent bonheurs
Et ce bonheur là mon p'tit père
L'avais déposé là sur ton cœur
Je veux crier ma vie d'artiste
Celle qui ressemble à tes grands yeux
A ce bouquet de marguerite
Qui me rendra si malheureux
Mais je ferai ma vie d'artiste
Je resterai droit debout
Comme un vieux clown qui se dit triste
Je ferai rire malgré tout
Maman, je veux te dire : Je t'aime
Et tu le sais depuis longtemps
Ce verbe là reste le même
Pour des milliards, milliards d'enfants
Alors tu sais ma petite vieille
Ce que je veux garder de toi
Je n'envie rien, ma petite vieille
Ni ceux d'en haut, ni ceux d'en bas

La vieille djellaba

Le vieil homme réfléchit
Assis face à la mer
Il voit son Algérie
Coeur sanglant sur la terre
Il a les larmes aux yeux
Marseille s'est endormie
Il vaguait comme il peut
Son bateau c'est l'esprit

Sa vieille djellaba
Il l'a toujours portée
Comme ton costume de soie
Ton jean's délavé
Et quand il a souffert
Aux rires des imbéciles
Son visage berbère
Parlait toujours kabyle

Surtout ne l'oublie pas
Car tu es né de lui
Dans ta banlieue p'tit gars
Si un jour tu l'oublies
Tu auras tout perdu
Ton père, ta mère, ta terre,
Et si tu n'en peux plus
Repense à ton grand père.

Il est venu ici
Travailler pour le pain
Ses nuits, ses insomnies,
Ses soucis quotidiens
Sa vieille djellaba
Elle les connaît par coeur
Il venait de là-bas
Il pleurait comme tu pleures

Quand je dis il pleurait
Il pleurait comme la pluie
Je veux dire il disait
Tout ce qu'on a pas dit
Travailler pour le pain
S'éteindre de fatigue
Ton grand père comme le mien
Reste le meilleur guide.

La vieille djellaba
Toujours contre sa peau
Tu n'es pas de là-bas
Mais tu es de sa peau
Et les yeux du vieil homme
Tendus vers l'horizon
Ont le regard du gone
Qui écrit cette chanson.

Je veux dire en cela
Ouvrez tout grand vos yeux
La vieille djellaba
Ecorce de bon Dieu
C'est l'amour d'un soldat
Qui déteste la guerre
C'est ton coeur quand il bat
C'est l'âme de ton grand père

S'il vous plaît messieurs dames
Arrêtez de mentir
Mourir n'est pas un drame
S'exiler c'est mourir
Le mot intégration
Est un mot de raciste
Cette terre c'est ton nom
Ta joie et ton supplice.

Et ne l'oublie jamais
Ce vieux en djellaba
Il est porte-secret
Il est ton vrai combat
Moi qui suis né d'ici
Qui m'en vais voir ailleurs
Je porte son Algérie
Comme on offre une fleur.

P'tit gars dans ta banlieue
N'oublie pas ton histoire
Un jour on devient vieux
Un jour il se fait tard
La vieille djellaba
C'est tes yeux merveilleux
N'oublie pas petit gars
Tu es l'eau et le feu.

Et le vieil homme se lève
Tourne le dos à la mer
Marseille se réveille.
Il commence à se taire.
La vieille djellaba
Portée par le soleil
Le ciel de haut en bas
S'éclaire un arc en ciel

Surtout ne l'oublie pas
Surtout ne l'oublie pas
Surtout ne l'oublie pas

La vieille putain

La vieille putain est amoureuse,
Paraît que ce n'est plus de son âge.
Toute une vie jouer la geuse,

C'est un rôle qui a peu d'avantages.
A cinquante piges, moitié clocharde,
A racoler quelques paumés,
Quelques vieux chnoques, des vieux toc
Qui oublieraient presque de payer.

La vieille putain est amoureuse,
Paraît qu'elle n'en a plus le droit.
Quand la vieillesse est miséreuse,
L'amour se confond avec la loi.

Dans les tripots le samedi soir,
A racoler quelques miteux.
Montre tes fesses pour un pourboire
Nuit libertine pour les messieurs.

Ça va faire rire les imbéciles,
Une vieille se déshabillant
Sur un comptoir en pleine nuit
Pour amuser quelques clients.
C'est une vieille pute, tout est permis,
Pas de vieillesse, pas de sentiment,
On te dégrafe ta chemise :
C'est le respect de braves gens.
Dans la salle du vieux café
Le vin, la bière coulent à flots.
On mérite bien de se saouler
Après une semaine de boulot.
Un colonel à la retraite
Qui tapinait il y a longtemps,
Pour mettre du piquant à la fête
Se fout à poil, c'est pas charmant.
Le colonel tâte la vieille,
Il lui laboure les deux seins.
Ça sait y faire un colonel,
Il veut le prouver aux copains
Sur le comptoir la vieille râle,
Elle n'a plus envie de jouer.
Il n'y aura pas de miracle,
Tous passeront, c'est régulier.
Pire qu'une vache dans les foires
On la tripote en bon salaud

On se la tringle pour un pourboire,
Deux sous dans l'trou, c'est rigolo.
Et tous y passent, c'est la fête,
Y'a pas d'raison de s'en priver,

Cette vieille là est pire qu'une bête,
Elle passe sa vie à tapiner.
Et les gentils p'tits complexés
Se montrent les plus dégueulasses.
C'est bon, c'est bon de s'défouler
Quand on a tous le même visage.
Et les pépères qui dans les squares,
Font des promenades avec mémère,
Se prennent ce que tous les soirs,
Ils n'ont jamais pu oser faire.
Les vieux affalés sur les tables
Digèrent la dégustation.
Qu'on soit vaurien, qu'on soit notable,
Qui à cette vieille aurait dit non ?
Elle ramasse ses vieilles fripes,
Et les cent francs qu'elle a gagnés.
Ça ne paie pas bien les orgies
A minuit dans les bas quartiers.
C'est pas comme les putes des palaces,
Qui font l'amour avec Rothschild.
D'ailleurs ce n'est plus de son âge,
A cinquante piges on crache sa bile.
Elle dégueule toutes ses tripes,
Pleure d'amour, veut s'excuser.
Personne n'écoute quand elle crie :
Une pute ça peut bien crever.

La vieille putain est amoureuse,
C'est plus d'son âge mais ça n'fait rien,
Car pour son âme douloureuse,
Un mot d'amour ça fait du bien...

La vieille putain, elle est heureuse,
Elle n'est pas seule, ça fait du bien...

Pour un soir d'être la logeuse,
La protectrice d'un petit chien.

Le cri de ceux qu'on n'entend pas

Des mineurs de Gardanne
Aux minots du Brésil
Pour ceux que l'on condamne
Pour ces milliers d'exil
Pour ceux qu'on assassine
Au nom de rien du tout
Pour les chiens qu'on surine
La tête dans l'égout
Pour l'oiseau qui s'envole
Que l'on crible de plomb
Pour l'enfant qu'on engueule
Et qui pleure pour de bon
Pour les tendresse seules
Et les amours blessées
Pour les cœurs qu'on effeuille
Et qu'on jette au panier

Peuples, réveillez-vous

Pour les hommes déchus
Tous les sans paradis
Pour les causes perdues
Pour le dernier des cris
Pour tous ces riens du tout
Qui se traînent à pleurer
Pour les simples et les fous
Pour cette envie d'aimer
Pour la terre que l'on ruine
Nature prise en otage
Pour ces souffrent à l'usine
Qui s'usinent avant l'âge
Ces enfants sans visages
Orphelins par les guerres
Pour tous ces paysages
Couleur de cimetière

Peuples, réveillez-vous

Pour briser dans nos têtes
Tous les murs de Berlin
Pour le dernier poète
La dernière des putains
Pour la fin des marchands
Pour les choses invisibles
Pour que le nain soit grand
Pour bâtir l'impossible
Pour le monde en sursis
La dernière fleur fanée
L'océan qui rugit
Comme pour crier pitié
Pour l'amour de la terre
Le dernier goéland
Pour ceux que l'on enterre
Le dernier des mourants

Peuples

Pour le dernier des gitans
Les ailes du désir
La symphonie du vent
Tous les êtres à venir
Pour les libres penseurs
Forces de la pensée
Pour la mort des censeurs
La censure censurée
Pour sauver la planète
Pour ceux qui vont naissant
Que chaque jour soit fête
Et chaque amour troublant
Pour celui qui va seul
Qui se sent rejeté
Pour la dernière des folles
Qui crie le verbe aimer

Peuples, réveillez-vous

Pour ne plus désunir
Nos regards et nos mains
Pour un seul peuple à dire
Pour un seul peuple humain
Pour celui qu'on insulte

Dernier des mohicans
Pour le dernier des justes
Pour le dernier volcan
Au nom de ceux qui souffrent
Crions encore plus fort
Pour nos cœurs qui s'engouffrent
A la vie, à la mort
Peuples

Le migrateur

La vie

La vie quand elle se donne
Les chansons qu'on fredonne
Les oiseaux migrateurs
Vraiment, je n'en veux à personne
Je ris à tous les hommes
Les larmes de mon coeur.

Amour, mon infinie faiblesse
Les mots que je t'adresse
Sont des arrache-cœurs
Vraiment plus rien ne me console
Ma vie s'en va toute seule
Je suis porte-malheur.

Amour, ton coeur qui se détache
Je voudrais tant qu'il sache
Que je croyais en toi
L'hiver, la neige me caresse
Les chemins de traverses
Sont déjà derrière moi (bis)

Tu vois, je n'ai plus rien à dire
Je n'ai plus rien à rire
Peu m'importe les heures
Ma vie, ma vie je te la donne
Ne la vends à personne
Je suis un migrateur...

Le pavillon des suicidés

Au pavillon des suicidés
J'ai vu des gosses qui chialaient
Leur enfance était dévastée
Personne ne les comprenait
Leur regard pissait de détresse
Jusqu'à s'en mutiler le corps
Comme des petits chiens sans caresses
A peine nés que déjà morts.
Au chenil des désespérés
Des femmes éventrées par l'amour
Essayaient de se raccrocher
A la pâle lueur du jour
Des vieillards qui pour en finir
S'étaient assassiné le coeur
Balbutiaient dans un pauvre lit
Des mots qui n'ont plus de valeur
Au chenil des désespérés
J'ai vu des mains tendues d'espoir
Personne pour les réchauffer
L'hôpital est un grand dortoir

Au pavillon des naufragés
Vieillards, femmes et petits enfants
N'ont pas voulu s'agenouiller
Rentrer bêtement dans les rangs
Au pavillon des oubliés
Je n'ai pas trouvé le bon Dieu
Se serait-il embourgeoisé
Aurait-il peur d'ouvrir les yeux ?
Au pavillon du désespoir
Chaque détresse est un message
Quand on est au bout du couloir
Toute la vie est mise en cage.
A force de tricher pour survivre
Le monde crève sans amour
Faut-il mourir pour être libre

Afin de renaître au grand jour
La vie se perd dans le confort
Le fric nous a bouffé le cœur
Comment trouver un réconfort
Lorsque tout autour nous fait peur
Nous fait peur !
Chacun chez soi tenu en laisse
La porte mille fois verrouillée
A force de vivre sans tendresse
On finit tous par en crever
Pour vivre heureux vivons cachés.
Ne suffit plus à ces enfants
Qui n'ont commis qu'un seul péché
Celui d'avoir le cœur trop grand
Le cœur trop grand

Au pavillon des cœurs sensibles
Les humains se donnent la main
Ils ont atteint la même cible
Ils sont sur le même chemin
Les gens ne comprendront jamais
Que quand l'amour t'est interdit
Tu préfères mourir en secret
Fermer ta porte sans faire de bruit
Sans faire de bruit
Jusqu'à souffrir, jusqu'à mourir
Seul jusqu'à faire saigner mon corps
Partir pour ne plus revenir
Loin de cette loi du plus fort

Au pavillon des suicidés
Chaque geste est un mot d'amour
Chaque regard est un baiser
Chaque sourire un nouveau jour
Un nouveau jour.
Et notre monde messieurs dames
N'en finit plus d'agoniser
A chaque jour, à chaque drame
La terre transpire de pitié
Vous qui jugez les pauvres gens
Regardez-vous petits bourgeois
A quoi peut bien servir l'argent
Quand on est seul dans son chez soi
Votre morale on n'en veut plus
Nous sommes fous de liberté
Nous allons refléurir les rues
Libérer tous les opprimés
Au pavillon des suicidés
J'ai vu des cœurs brûlants d'amour

Et ce sont eux qui m'ont donné
La force de me mettre debout.

Le prolo

Je suis loin d'être un artiste
Un de ceux de la grande liste
Un gentleman un grand monsieur
Un beau garçon talentueux
Je n'habite pas un village
Je suis perdu au deuxième étage
D'un HLM peint en gris
Qui connaît trente ans de ma vie
C'est vrai je suis un peu sauvage
J'aime pas bien montrer mon visage
Je n'connais que mes voisins d'palier
Les autres ne m'ont jamais parlé
Je n'vais pas souvent à la messe
Ni au bistrot ni aux kermesses
Je reste avec ma femme à la télé
Mes deux filles et le dernier
Moi aussi m'sieur je rêve d'un pays
Où les gens sont heureux, où s'écoule la vie
Un nuage m'sieur, rien qu'un sourire
Tournez les pages, je reste ici
A l'usine cinq jours par semaine
Mon bel âge je m'en vais le perdre
Pour récolter quelques deniers
Qui me permettent de subsister

Mon salaire je le consomme
Un litre de rouge trois kilos de pommes
Des vêtements pour mes enfants
Et le reste pour l'appartement
Le matin c'est la détresse
Quand le réveil me sort d'un rêve
Où j'étais heureux de vivre
Avec ma femme et nos petits
Mais il faut bien nourrir ses gosses
Pour moi la vie n'a rien d'une noce
Un seul jour sans travailler
C'est les emmerdes et c'est l'huissiers
Moi aussi m'sieur je rêve d'un jardin
Où j'aimerais courir avec mes trois gamins
Et ma femme m'sieur, mon tendre amour
La vie le gâche dans chaque jour.
Comme je m'en fous de la retraite
De la politique et des grands maîtres
Du noir du rouge et du satin
Moi je bosse presque pour rien
Je suis peut-être un mauvais fils
De n'faire partie d'aucun parti
Mais personne ne m'a jamais aidé
Ni les révolutions, les présidents ni les curés
Et que le bon dieu me le pardonne
J'ai jamais croqué sa pomme
J'en ai marre de leurs conneries
C'est moi qui paye, c'est moi qui plie
Dieu, faut-il que je prenne un fusil
Pour qu'enfin on entende
Tout ce qui crie en moi
Partir m'sieur, quitter la grande ville
Quand on n'a pas d'argent
Comment faire, dites moi, m'sieur.
En attendant je nourris mes gosses
Pour eux la vie sera pas une noce
Comme le père, ils paieront
C'est dur de porter le même nom
Comment voulez-vous que je sache
Chanter des vers, remplir des pages
Je n'ai qu'la sueur de mon front
Mes pauvres mains et mon litron
En attendant que la mort sonne
Qu'elle m'emporte, qu'elle me console
Je continue mon p'tit chemin
Le cœur aux tripes mais ça n'fait rien
En attendant un hold-up
Je continue de porter l'deuil
Un jour peut-être, je dis peut-être
Le monde ouvrira ses fenêtres
Mais d'injustice en injustice
Le monde perd son équilibre
J'suis un prolo c'est pas un crime
Je suis un homme qu'on assassine.
Et pourtant m'sieur, quand j'étais un enfant
Je voulais être grand, et vivre heureux
Avec ma femme, m'sieur, et mes enfants
Les plus belles fleurs se fanent
Même de taches de sang.

Le souvenir d'Hélène

Je cherche dans le noir le souvenir d'Hélène
Je le cherche chaque soir quand mon cœur est en peine
Nous étions deux amis que le temps n'a tués
Nous étions deux amis, je crois que j' ai aimée.

Je recherche souvent le souvenir d'Hélène
Tous ceux qui me sourient se moquent par derrière
Elle, c'était en mon cœur ma joie, mon espérance
Elle, c'était le bonheur que l'on rêve à vingt ans.

Je recherche à présent le souvenir d'Hélène
Et que passe le temps, et que s'enfuit Hélène
Je suis seul exilé, je suis loin de la terre
Je suis dans le quartier des sentiments blessés.

Et demain si je meurs au petit cimetière
Ma tombe sera fleur de neige par l'hiver

J'aurai face à la mort sur mes lèvres humides
L'appel de mon coeur réclamant son sourire

Je recherche ce soir le souvenir d'Hélène
Car je me sens si seul face au noir qui descend
A mes yeux accrochées les perles de l'ennui
Je suis un écolier qui se cherche un ami
Un ami...

Le tango des phallos

Quand les phallos déconnent au bistrot du quartier,
Qu'ils ont laissé Bobonne gentiment au foyer,
Ils se parlent de cul, racistes et méprisants,
Tous ces petits faux-culs se prennent pour des tarzans.

Et après leur boulot, ils s'en vont boire un coup,
Et en gentils maquereaux se racontent le coup,
Le coup qu'ils ont tiré avec la femme du maire,
La fille de l'épicier, la belle-mère du notaire.

Qu'ils soient gras du bidon ou bien syphilitiques,
Ils sont tous les champions de l'amour gymnastique.
Baiseurs de première dosse, sans complexe et sans gant,
Les femmes qu'ils enlacent, s'emmerdent jusqu'aux dents.

La couperose au visage, le phallus à la main,
Ils lorgnent les corsages, jouant aux petits chiens.
Prête-moi ton cul mignonne, astique-moi le baigneur,
Car les histoires cochonnes sont toujours les meilleures.

Et puis y'a les nanas, gavées de magazine,
Qui draguent avec copines, les futurs Iglésias,
Et puis y'a les mamans qui apprennent à fille,
Comment qu'on se maquille pour s'payer un amant.
Un amant tellement beau que dame jalousie,
Taque les voisines qui jasant dans le dos.
Dans le dos de mémé qui se fait des peintures
Sur toute la figure pour plaire au boulanger
Au boulanger du coin qui lui pose des ventouses,
Pour s'acheter une R12 et ne plus faire son pain.
Son pain qui n'se vend plus depuis qu'sa femme se vend
Pour s'payer des diamants, des robes et des fourrures,
Pour plaire au commissaire, cet ancien légionnaire,
Assis entre deux guerres, beau comme un revolver,
Un revolver tout neuf, qui tire sans dégainer.
De quoi faire rêvasser les vaches et puis les bœufs,
Les vaches qui font hi han ! Les bœufs qui font ouah ouah !
L'homme est intelligent quand il ne le sait pas.
Quand les phallos déconnent au bistrot du quartier,
Qu'ils ont laissé Bombonne gentiment au foyer,
Ils se parlent de cul, racistes et méprisants,
Tous ces petits faux-culs se prennent pour des tarzans.
Pour finir ma chanson,
Ça je tiens à le dire,
Rien ne peut être pire
Que les connes et les cons.

Le vagabond

J'me suis traîné au vent d'été, au vent d'hiver,
J'me suis traîné de ville en ville, de guerre en guerre.
Y'a-t-il quelqu'un, un seul ami qui me comprend,
Y'a-t-il quelqu'un, un seul ami, un seul enfant ?
J'me suis traîné au jour le jour comme un poète.
J'me suis usé au jeu du drame et de la fête.
Y'a-t-il des riches qui s'imaginent la pauvreté ?
Y'a-t-il un rêve qui ne soit pas de liberté ?
Chaque village est un pays où j'ai couru.
Et partout les mêmes guenilles, les mêmes rues.
J'me suis traîné au vent d'été, au vent d'automne.
Et partout les mêmes injustices entre les hommes.
J'me suis traîné de ville en ville, de peur en peur.
J'me suis traîné comme un vaurien, comme un grand coeur.
Mais si la vie a sa chanson, moi j'ai la mienne.

Avec passion il faut aimer les chiens, les chiennes.
J'me suis traîné avec ma voix et mes sourires,
Aux quatre coins de cette boule qui va mourir.
Je ne sais pas où va le monde, où va la vie.
Je ne sais pas ce qu'est l'enfer, le paradis.
Je t'ai aimé, toi mon soleil, toi mon amour,
J'me suis traîné comme un mendiant au fil des jours.
J'ai découvert dans chaque enfant un univers.
Et dans les yeux de chaque amour une lumière.
Il faut aimer, il faut semer aux quatre vents,
Il faut donner, l'espoir vaut bien mieux que l'argent.
Un criminel a le droit de tendre la main,
Chaque rencontre est une fleur sur le chemin.
J'me suis traîné de long en large et en travers,
J'ai caressé le ventre rond de l'univers,
J'ai vu les gens soi-disant bons, les insociables,
J'ai embrassé chaque détresse, le bien, le diable.
J'me suis traîné au vent d'été, au vent d'hiver,
J'me suis traîné dans la richesse, dans la misère.
Si l'on te parle un jour de moi, mon tout petit,
Sache que je n'ai pas de toit, pas de pays.
J'me suis traîné de ville en ville, de guerre en guerre,
J'me suis traîné jusqu'au doux ventre de ta mère.
Y'a-t-il quelqu'un, oh mon enfant, oh mon amour,
Y'a-t-il quelqu'un qui pense encore à mon retour.

Les rues du désert

Les rues sont désertes et les gens sont muets
Et le coeur des enfants sanglote en rêvant
L'ennui peu à peu envahi nos âmes.
Il est aussi dur d'être un homme qu'une femme
Puisque nos amours distillent la faiblesse
Et que nos mariages ont des relents d'église
Puisque le monde adulte refuse la tendresse
Puisque nos coeurs sont sourds et nos nerfs sont en crise

*Je pars, ami je pars !
Chevalier errant au hasard
D'une rencontre, d'un sourire
Ou d'un regard.
Ermite sans croix
Prophète sans prophétie
Père Noël d'espoir
J'enfante la folie !*

Les gens déambulent meurtris de solitude
Chaque jour qui passe est un jour sans passion
Malgré leur confort et toutes leurs habitudes
Chaque jour qui passe est un jour en prison
Ils traînent leurs chaînes résignés et sans vie
Ceux qui luttent encore sont traités de pauvres fous
Pourquoi suis-je né, dites moi qui je suis ?
Et mourir d'espérer, mais le monde s'en fout, s'en fout!

*Je pars, ami je pars !
Chevalier errant au hasard
D'une rencontre, d'un sourire
Ou d'un regard.
Ermite sans croix
Prophète sans prophétie
Père Noël d'espoir
J'enfante la folie!*

Qu'il est doux de vivre fou
Même s'ils ont peur de toi
Qu'il est doux de vivre doux
Même si cela ne se fait pas
Même si cela ne se fait pas.

Les enfants de l'espoir nous crient qu'il faut y croire
La vie ne se vit pas ivre mort au comptoir
Et nos rêves parfois deviennent réalité
Et à force d'y croire on finit par gagner.

Lettre à Colette

Elle porte en elle ce qui est nous
Elle est musique, elle est partout
Elle nous réinvente la vie
Elle fait le jour quand il fait nuit (bis)

Elle est la voix, elle est le cri
Elle dit ce que l'on a pas dit
Et quand elle révolte les mots
Toute la chanson vibre nos peaux (bis)

Elle ne prend pas de raccourci
Elle dit la vie comme elle la vit
Elle blueuse l'âme des paumés
Elle démenotte les sans-papiers (bis)

Elle est tendresse, elle est colère
Elle bouge le cul des grabataires
Quand elle se fâche, c'est pour de bon
Mais elle tendresse tous nos frissons (bis)

Comprenez-là, merde, à vos bancs
Merde aux pourris qui se disent grands
Elle est du côté du plus petit
Ses mots sont plus forts que leurs fusils (bis)

Elle est en nous, on la quitte plus
D'ailleurs tous ceux qui l'ont connu
Parlent d'elle avec passion,
Tant pis pour la télévision (bis)

Elle décensure toutes les censures
Elle fait se lever tous les cœurs purs
Son cri puissant réveille en nous
Tous les combats jusqu'aux plus fous
Tous les combats même les plus fous

Le temps sans âge croit en son courage
Vos chansons sont de mes voyages
Mon rêve s'est réalisé
J'ose vous écrire, j'ose vous parler (bis)

Et qu'importe ce qu'il adviendra
Eternellement elle chantera
Avec tendresse, parole d'ami
On vous salue, Colette Magny (bis)

Un soir de novembre, Théâtre du Merlan
Marseille en gris, Marseille en blanc
Malgré nos joies, malgré nos drames
Pour saluer une grande dame
Tous les grands mots ne suffisent pas (bis)
Il fallait marcher, faire ces pas

Lettre enfantine

Je voudrais ta tête sur mon épaule,
Je voudrais te serrer contre moi,
Ne plus jouer quitter le rôle,
Pour te connaître devenir toi.
Je voudrais traverser la terre,
Tenir ta main et la serrer,
Fouter en l'air toutes les frontières
Qui nous empêchent de nous toucher,
Je voudrais te parler sans cesse,
Pour mieux t'entendre, t'écouter
Réhabiter à ton adresse,
Ne plus jamais te voir pleurer.
Je voudrais toute la tendresse,
Tous les frissons te les donner,
Faire partie de toutes tes détresses
Celles que tu as gardé cachées,
Je voudrais les mots pour te dire,
Une symphonie un opéra,
En des milliards d'éclats de rire,
Te redonner un peu de joie.
Je voudrais faire le pitre,
Un musical à moi tout seul,
Ecrire un livre sans chapitre,

Avec toi me soûler la gueule.
Je voudrais qu'on tombe dans la boue,
Que l'on s'enlace comme des enfants,
Qui en ont marre d'être debout,
De dire merci à leurs parents.
Je voudrais faire le con à la messe,
Tirer le diable par la queue,
Et dire des mensonges à confesse
Et me refoutre du bon Dieu.
Je voudrais arrêter les heures
Et redevenir tout petit,
Je voudrais toute la chaleur
Et rester toujours ton ami.
Je pourrais réchauffer l'hiver,
Marier l'automne et le printemps
Et monter dans ta montgolfière,
S'envoler jusqu'au firmament.
Je voudrais que tu sois Don Quichotte,
Je te suivrais comme Sancho,
Preux chevalier chausser tes bottes
Pour voir le Kilimandjaro.
Alors on traverserait la plaine,
Jusqu'à épuiser nos chevaux
Et tu deviendrais capitaine
Sur le plus joli des bateaux.
Je voudrais des fées, des sorcières
Et des dragons crachant le feu,
Vivre enfin toutes nos chimères
Et ne jamais devenir vieux.
Je voudrais le mal qui te fait mal,
Le prendre en moi pour le détruire,
Ne plus jamais te voir souffrir.
J'ai des sanglots qui me frissonnent,
Je veux pas être fort, je veux pleurer,
Je veux pleurer comme personne,
Pour que tu puisses me consoler.
Je voudrais devenir ton gavroche,
Guetter tes pas comme un bonheur
Je voudrais redevenir ton mioche
Et t'appeler parce que j'ai peur.

Papa je veux pas que tu meures.

Je te revois dans la cuisine silencieux et bougon,
Boire ton café, fumer tranquille,
Transistor et informations,
Tu te levais comme tant d'autres,
Cinq heures du mat et sans frisson,
Chaque matin comme les autres
Tu te lavais sans illusion.
Je te revois dans le couloir
Mettre ta veste et ton béret,
Ouvrir la porte et tous les soirs
Fatigué tu nous revenais,
J'entends encore ta mobylette,
L'hiver brouillard et puis l'été
Tes pas résonnent dans ma tête,
Je t'ai toujours vu te lever.
Je t'imaginai à l'usine,
Blotti dans tes arrière-pensées,
Au nom de ceux qui nous dominent,
Tu t'es abîmé la santé.
Tu as vécu en solitude,
Tu nous as dit si peu de mots,
Et toutes ces putains d'habitudes,
Qui te faisaient courber le dos.
Toutes ces heures sans importance,
Qui font la vie des petites gens,
Tous ces lundis, tous ces dimanches,
Tous ces mariages, ces enterrements,
Tu as trinqué au quotidien,
Au jour foutu, au jour meilleur,
Même si ta vie ne sert à rien,
Elle est ma force et ma grandeur.
Tu as trimé mon petit père,
Tu as souffert bien plus que moi,
Je suis ton fils et j'en suis fier,
Oh non ! je ne t'oublierai pas,
Je cherche encore pour te décrire,
Je cherche au ciel de mes pensées,

Quelques images des souvenirs,
Je cherche encore à te parler.
Qui étais-tu soleil dans l'ombre
Paysage de mon enfance,
Ton doux regard parfois si sombre,
Dis-moi Papa à quoi tu penses.
J'ai des sanglots qui me reviennent,
Tu sais Papa, je t'aimais bien,
Et ces sanglots quant ils me viennent,
Ce sont des cris de petit chien.
On comprend mal quand on est môme,
Pourquoi le Père rentre trop tard,
On se bat contre le fantôme
D'un homme qui cache son cafard.
Je voudrais monter sur une montagne,
Parler aux arbres, cracher au ciel,
Je voudrais revoir ta Bretagne
Et m'endormir à côté d'elle.
Je voudrais foutre le feu aux usines,
Car elles t'ont déchiré la peau
Hurler cette guerre d'Indochine
Qui a blessé tes yeux si beaux

Papa je veux pas que tu meures !

Je voudrais changer le monde, le monde entier,
Que les gens comme toi on les respecte,
Combien sont-ils à travailler
Pour quelques-uns qui font la fête,
Je voudrais te voir heureux,
Te voir faire la grasse matinée,
Je voudrais qu'au fond de tes yeux
Renaissent tes belles journées.
Tu sais Papa je t'ai souvent regardé
Et sans rien te dire,
Je voulais t'aider,
Mais il faut grandir.
Je t'ai craché à la figure
Des mots d'adolescent perdu,
Tu sais Papa je te le jure,
Tous ces mots-là ont disparu,

Je veux pas que tu meures.

Tu étais seul toute ta vie,
Les enfants, les devoirs,
Les fins de mois, tous les soucis,
La Mère souvent qui en a marre.
Les déménagements
Les engueulades et le désespoir
Tous les après licenciements
Une autre place et puis l'espoir,
Mais toi tu t'étais mis à boire
Comme pour aborder quelque part,
Comme pour aborder quelque part.

Papa je veux pas que tu meures,
Je veux pas que tu meures

Pourtant il y eut tellement de joie,
Des jours à faire péter la terre,
Des jours à réveiller les gens,
A déterrer les cimetières,
Tout me revient; mes frères, mes soeurs,
Et toi jouant de l'harmonica,
On te disait "vas-y Papa",
Tu nous jouais "le dénicheur",
C'était ça le bonheur !
Je me souviens c'était Noël
Et tu décorais le sapin,
On aurait dit un arc-en-ciel
Qui s'était posé sur tes mains,
Ah ! l'harmonica,
Il nous faisait faire le tour du monde
Avec des histoires de marin,
On apprenait que la terre est ronde,
On se baladait dans tes embruns,
C'était ça le bonheur !
Tu soufflais dans l'harmonica
Et ma mère valsait sur la table
Le petit vin blanc, la Paloma
Et d'Amsterdam à ta Bretagne

On voyageait sans un centime,
On frissonnait en roses blanches
On s'étoilait en puits de Chine,
C'était tous les jours dimanche,
Ah ! le bonheur,
Tu sais Papa quand la vie me fragile,
Je pense à ton harmonica,

Je veux pas que tu meures !

Et face à la mort comme des dingues,
On va chanter, on sera bien,
Tu craches au cul de ton cancer
Il n'est pas fini ton chemin.
Face à la mort mon petit Père,
Faut te lever comme un matin.

Je veux pas que tu meures !

Faites silence s'il vous plaît,
Pas de cimetière, pas de curé,
Mon Père la mort il la déchire
Et tant pis pour les chrysanthèmes,
Les croque-morts n'ont rien à dire,
L'harmonica va rechanter,

Je veux pas que tu meures !

Allez lève-toi mon petit Père,
Je veux te serrer contre moi,
Je veux serrer le monde entier,
Je t'en supplie ne t'en va pas,
J'ai tant besoin de te parler,
Je veux ta vie comme elle est,
Ne rien changer dans la maison,
J'accroche à mon coeur ton portrait,
Je redeviens petit garçon,
Je voudrais pour toi toutes les étoiles
Je voudrais pouvoir te câliner,
Je voudrais plus que tu sois mal,
Je voudrais avoir le droit de t'aimer,
C'est con la vie comme tu disais,
La tienne s'en va vers quel pays,
La tienne tu vois moi j'y tenais,
Je voudrais la garder ici

Papa je veux pas que tu meures,
Je veux pas.

Et ton voyage solitude
Te conduit jusqu'à l'hôpital,
Pour toi la vie redevient rude
Pourtant tu n'as rien fait de mal,
La maladie bouffe ta gorge,
Tu affrontes l'opération,
Restent tes yeux qui interrogent
Je te regarde plein d'émotion,
Ça me fait chialer, ça me fait mal,
Je voudrais gueuler des mots banals
Que l'on crie quand on a mal,
Tu as jeté tes cigarettes,
Tu n'avaleras plus de fumée,
Tu regardes par la fenêtre,
Tu te recroquevilles dans tes pensées.
Tes mots s'éteignent devant nous,
Tu ne joueras plus d'harmonica
Pourtant tu resteras debout.

Faut pas que tu meures ! Faut pas.

Et tu m'écris sur ton ardoise,
C'est les dimanches qui sont longs
Et peu à peu tu apprivoises
Les nuits qui viennent les jours qui vont.
Dans cette chambre d'hôpital
Je repense à toute ta vie,
Tu te bats seul ça me fait mal ;
Je quitte l'hôpital le ciel est gris.
J'aimerais briser ton silence,
Te couvrir d'étoiles de mer,
Fermer la porte de ta chambre,
Que tu fasses l'amour à ma Mère.

Je veux pas que tu meures !

Je voudrais vous regarder danser
Champagner tous vos regrets,
Je voudrais que tu puisses parler
Pour que l'on sache qui tu étais !

Je veux pas que tu meures !

Je voudrais réveiller les voisins
Et faire la fête jusqu'à tomber,
Je voudrais tes histoires de marins,
Dans tes embruns revoyager.
Je voudrais ta tête sur mon épaule,
Je voudrais te serrer contre moi.

Je veux pas que tu meures !

Je ne veux pas !
Parce que je t'aime !

Lettre ouverte à mon chien

Je sais que tu m'écoutes, je sais que tu m'entends,
Je sais c'est pas facile de se taire si souvent,
Et malgré tes silences, compagnon de fourrière,
Je sais à quoi tu penses, mon frère.

Nos espoirs mis en cage, nos idées au parking,
Notre résignation à genoux sur le ring,
Notre sécurité, nos peurs et nos sanglots,
Notre vivre à moitié, notre soleil à l'eau.

Nous sommes des milliers, nous serons des milliards,
Fatigués, entassés dans le même corbillard,
Criant "chacun pour soi" et piétinant les autres,
L'argent, ce vieux bourgeois se conduit en apôtre.

Nous sommes trahis par nous, notre coeur en silence,
Nos révoltes à l'égout et nos intolérances,
De discours en discours l'imbécile impotent,
Ameute la basse-cour et se croit important.

Nous acceptons, nous plions, nous sommes démunis,
Notre fausse opinion devient un alibi,
Au son de vieilles idées, l'avenir nous baptise,
Nos nerfs sont fatigués et nos luttes se brisent.

Pauvre révolution, car tout est comme avant,
Le travail, les patrons et les marches en avant,
Siècle du capital, la vie se paye comptant,
Nous sommes misérables mais nous faisons semblant.

Crier, pleurer, rire à mourir de joie,
Ou se taire simplement, vivre chacun pour soi,
Faut-il cacher en soi l'espoir des retrouvailles,
Sortir une dernière fois les fusils de la paille.

Compagnons de fourrière, ami de toutes les peines,
Nous gueulerons d'amour, nous briserons nos chaînes,
Au ciel de nos douleurs, tendresses emprisonnées,
Rien n'a plus de valeur que notre liberté.

Je sais, je sais que tu m'écoutes,
Je sais que tu m'entends
Je sais c'est pas facile de se taire, souvent
Malgré nos misères, compagnons de fourrière
Je sais à quoi tu penses, mon frère.

Mon pauvre amour (poème)

Tous les soirs à cinq heures
Elle retrouvait un drôle de type appelé « Clodo »
Un type étrange venu d'ailleurs
Qui vivait dans ses mégots
Ses cinquante ans à lui
Avaient posé tout le décor
Il se foutait du jour des gens
Il n'aimait que la nuit
Il vivait sans histoires
D'ailleurs sa vie n'se raconte pas
Elle ferait rougir, tous les anars

Qui vivent dans les quartiers les plus bourgeois
Il n'avait rien à dire
Et ses silences comme des sanglots
Faisaient rythmer à l'infini
L'accordéon et son tango

*Mon pauvre amour
Dis-moi, dis-moi jusqu'à la honte
Dis-moi ta vie toujours
Moi, dis-moi la que j'la raconte*

Elle était belle comme une gamine et ses seize ans
Elle était celle au fond de la mine
Qui fait rêver les gueules cassées
Elle aimait trop, il le savait
Mais s'en moquait tout le temps
Mais dans son cœur elle était celle
Qui caressait toutes ses pensées
Il l'aimait comme sa fille
Ta fille à toi que tu vois pas
Quand elle pleure et qu'elle veut
Qu'elle veut se serrer dans tes bras
Te dire des mots, te dire des mots
Qui ne se disent pas
Et foutre enfin sur l'échafaud
Ce pauvre con qui s'dit papa

*Mon pauvre amour
Dis-moi, dis-moi jusqu'à la honte
Dis-moi ta vie toujours
Redis moi la que j'la raconte*

Toutes les nuits il récupérait des cartons
C'était pour peindre en symphonie
Cette gamine et son prénom
Il la peignait sans pinceau
Avec ses doigts, avec sa vie
Et ses peintures, il les jetait
Au fleuve engourdi
Et le fleuve les emportaient loin d'la ville

*Mon pauvre amour
Dis-moi, dis-moi jusqu'à la honte
Dis-moi ta vie toujours
Redis moi la que j'la raconte*

Elle lui disait je t'en supplie, je t'en supplie
Arrête de te détruire redeviens normal
Il écoutait mais il était à l'agonie
Il se marrait, mais il avait encore plus mal
Quitte ce pont et tes angoisses
J't'aimerai toujours, viens avec moi
Rive d'en face

*Mon pauvre amour
Dis-moi, dis-moi jusqu'à la honte
Dis-moi ta vie toujours
Redis moi la que j'la raconte*

Elle est partie, elle a grandi
Très loin de lui
Peut-être est elle mariée aujourd'hui
Fille de joie, aventurière ou comédie
Morte au bout de sa nuit
Elle est partie rive d'en face
A-t-elle compris le temps qui passe

*Mon pauvre amour
Dis-moi, dis-moi jusqu'à la honte
Dis-moi ta vie toujours
Redis moi la que j'la raconte*

Murmure et paix

Une petite fille sur un banc parle au vent.
Ses cheveux font des vrilles et ses yeux sont des diamants,
Elle se chantonne une douce chanson,
Une chanson d'automne pleine de frissons.

Voilà qu'elle me regarde et mon coeur se fend,
Oh mon coeur prend bien garde ce n'est qu'une enfant,
Son regard si sauvage me fait baisser le mien,
Je me sens mis en cage mais je n'y peux rien.

Le vent dans les feuillages murmure doucement,
Des millions de présages qui glacent mon sang,
En moi tout se transforme, je sens trembler mes mains,
Je ne suis qu'un pauvre homme, je ne suis qu'un humain.

Tu sais petite fille la rondeur de tes seins
Et ton regard docile qui s'empare du mien
Sont un doux sacrilège pour mon coeur dénudé,
Je me sens pris, au piège, tu es apprivoisée.

Tu souris, tu me parles et ça me fait du bien,
Tu es comme un étoile, tu éclaires mon chemin.
Et je pleure de tendresse, la douceur de ta voix
Apaise ma détresse et mon coeur a moins froid.

Tu sais petite fille, rien qu'à te regarder,
Je découvre la vie et le droit d'être aimé.
Je ne suis qu'un pauvre homme, écrasé par les siens,
Je ne suis qu'un pauvre homme, je ne suis qu'un humain.

Et c'est le monde adulte qui sépare nos mains,
Ta mère qui m'insulte, elle n'y comprend rien.
Menace de gendarme, monde sans poésie.
Tu pars petite femme et j'entre dans l'oubli.

Tes cheveux qui s'éloignent, rêves assassinés,
Je regagne le bain où je suis enfermé.
Etrange solitude qui m'envahit soudain,
La vie redevient rude, éternel, éternel quotidien.
Une petite fille sur un banc parle au vent.

Naissance

Je t'ai vue souffrir d'amour
Pour que l'enfant en ton ventre
Voie enfin briller le jour
Que de tendresse il t'éventre
J'ai vu sa petite tête
Émerger de ton corps chaud
De toute une vie de poète
Rien ne peut être aussi beau.
Quand tu l'as eu contre toi
Ton bonheur l'a caressé
De toute une vie de roi
Rien n'est plus grand qu'être né
Il avait ses petits poings
Tout serrés contre son coeur
De toute une vie de saint
Rien n'a autant de douceur.
Il murmura à la vie
Le monde d'où il venait
De toute une vie de génie
Rien ne peut être aussi vrai
Blotti comme une mésange
Quand il a tété ton sein
De toute une vie d'archange
Rien ne peut faire tant de bien.
Et quand il s'est endormi
Dans la chaleur de ses langes
D'une vie de paradis
Rien ne vaut cette louange
Tu veillais comme une biche
Protégeant son petit faon
De toute une vie de riche
Rien ne fut aussi troublant.
Ma compagne, mon toujours
Toi que j'aime d'innocence
De toute une vie d'amour
Rien n'égale la naissance
Ma compagne, mon toujours

Toi que j'aime d'innocence
De toute une vie d'amour
Rien n'égale la naissance (bis)

Nomad'Café

Tu t'appelles jeunesse
Tous ces papiers à terre
Cette odeur de tendresse
Ces vagues sur la mer
Ces rires qui se font larmes
Ces enfants réunis
Le temps qui rend les armes
Cette longue et douce nuit

Mes mots qui postillonnent
Mes amours, mes idées
Mes printemps, mes automnes
Mes saisons avortées
Et je retiens mon souffle
Pourquoi suis-je troublé
Une voix qui me souffle
Veux-tu prendre du thé

Nomad'Café
Ça m'fait du mal de vous quitter

Comme c'est beau la jeunesse
Quand elle est rassemblée
Vibrante de caresses
Pleine de vérité
Je recule mon âge
De mes jeunes années
Je recolle les pages
Qui s'étaient déchirées

Mes amis qui musiquent
Pour mieux m'accompagner
L'accordéon qui gicle
Des notes d'amitié
Et puis ces trois guitares
Qui jouent à l'unisson
A chaque quai de gare
Chante le vagabond

Nomad'Café
Ça m'fait du mal de vous quitter

Marseille, cette ville
Qui me colle à la peau
Images qui défilent
Qui écrèment mes mots
Des mots que je respire
Et qui me font du bien
Un seul mot pour vous dire
Une seule poignée de main

Tissu oriental
Scintille des bougies
Qu'apparaît des étoiles
Simplicité aussi
Comme c'est beau c'que vous faites
Je viens de retrouver
Un p'tit air dans ma tête
Que j'avais oublié

Nomad'Café
Ça m'fait du mal de vous quitter

Dans ce train qui m'emmène
Je vous écris déjà
Je resterai le même
Surtout ne changez pas
Comme Dumbo dans les nuages
Comme la sagesse du fou
Quand je perdrais courage
Je penserai à vous

Nomad'Café
Ça m'fait du bien pour exister

Parce qu'il était

Parc'qu'il vivait comme il vivait
Parc'qu'il aimait ceux qu'on n'aime pas
Parc'qu'il parlait comme il parlait
Quand tous les autres ne parlaient pas

Parc'qu'il s'habillait comme il s'habillait
Parc'qu'il riait comme on ne rit pas
Parc'qu'il croyait en ce qu'il croyait
Quand tous les autres n'y croyaient pas.

Parc'qu'il se livrait tout cru et sans loi
Parc'que se livrer ça ne se fait pas
Parc'qu'il chantait à pleine voix
Quand tous les autres ne chantaient pas.

Parc'qu'il aimait comme il aimait
Que pour faire l'amour, il n'se cachait pas
La vérité parc'qu'il la criait
Dire la vérité ça ne se dit pas.

Parc'qu'il était comme il était
Etre comme les autres ne l'intéressait pas
Parc'qu'il voulait ce qu'il voulait
Vouloir ce qu'on veut ça ne se veut pas.

Parce qu'il dansait comme il dansait
Et le rythme fou l'ensorcela
Parc'qu'il rêvait comme il rêvait
Rêver comme soi ça n'se rêve pas.

Parc'qu'il pensait comme il pensait
Il pensait tout haut, vous n'y pensez pas ?
Au nom d'la loi parc'qu'il contestait
Dans une petite cage on l'emprisonna.

Le corps prisonnier, l'esprit s'évadait
Un petit garçon qui passait par là
Un tout p'tit garçon tout comme il était
Recueillit l'esprit et l'apprivoisa.

Parc'qu'il vivait comme il vivait)
Parc'qu'il aimait ceux qu'on n'aime pas) bis
Parc'qu'il parlait comme il parlait)
Quand tous les autres ne parlaient pas)
Quand tous les autres ne parlaient pas.

Pierrot

Montreuil, le 29 novembre 1976, à neuf heures moins le quart, une femme de 31 ans se jette du 17^{ème} étage de la tour où elle loge, elle emporte dans la mort ses deux petits enfants de 4 et 5 ans, tous trois se donnant la main pour le grand voyage vers l'inconnu et la paix. Ils s'appelaient Chantal, Gilles et Véronique.

A travers sa fenêtre, le cœur dans un nuage
Elle regarde un vieil arbre en fleur
Où un oiseau gaieté
Gentiment s'attarde
Comme pour lui réchauffer le cœur
Dis, Pierrot, pourquoi tu pleures
Elle regarde le ciel
Dans le vacarme assourdissant
De la prison des hommes
Elle écoute, malheureuse,
Le cœur des gens
Que l'usine emprisonne
Dis, Pierrot, pourquoi tu pleures
Elle parle avec le ciel
Dans la rude populace
Elle marche les yeux plaqués au sol
Bousculée, enguelée,
Par tous les types seuls
Qui cherchent à acheter le bonheur
Dis, Pierrot, pourquoi tu pleures
Elle contemple le ciel
Sur la peau de celui qu'elle aime
Pose ses mains enfantines
Il dort, sans savoir qu'elle rêve
D'un village perdu

Loin des cris de la ville
Dis, Pierrot, pourquoi tu pleures
Elle se confie au ciel
Fragile comme l'oiseau
Elle vit sans espérance
Tous les gens parlent trop
Son cœur est un silence
Dis, Pierrot, pourquoi tu pleures
Une maison cache le ciel
Un corps tout disloqué
Saigne sur le pavé
Des passants apeurés
Se signent pour prier
Pierrot, pourquoi tu chantes
Dis, Pierrot, pourquoi tu chantes.
Pierrot, pourquoi tu chantes
Dis, Pierrot, pourquoi tu chantes.
Pierrot, pourquoi tu chantes.

Plaisanterie

Dans les usines, les grandes écoles,
Les gens attrapent la pécole,
Les petits enfants sont battus,
Les petits oiseaux on les tue.

Les intellects bourrés d'orgueil,
Se moquent de l'automne et des feuilles,
Ils préfèrent les grands dictionnaires
Les grands calculs et la grammaire.

Les couillons de politiciens,
Du printemps ils s'en foutent bien.
Leur poésie est nucléaire,
Leurs cerveaux sont pleins de trous d'air.

Les psychologues, les chirurgiens,
Les psychiatres et les médecins
Font de leur vie une maladie,
Ils sont plus fous que la folie.

Les architectes créent du moderne,
Nous n' sommes plus au temps des cavernes,
Grosses H.L.M., grosses cités.
Toute la terre est bétonnée.

Comme dirait l'ami La Palice
Il faut payer même quand tu pisses,
Sur la terre l'argent a tous les droits
Bientôt nous serons tous des rois.

La vie sera un grand confort,
Les prolos gagneront de l'or,
Dans de grosses voitures atomiques,
Ils visiteront l'Amérique.

Pourtant les gens sont malheureux,
Car le ciel est plus gris que bleu.
Impôts, boulot, métro, dodo
Souvent la vie est un fardeau.

Pauvre de moi, pauvre de nous,
L'humanité est un grand trou.
Crénom de nom, que faut-il faire
Pour que la joie règne sur Terre ?

Pourtant les gens sont malheureux,
Car le ciel est plus gris que bleu.
Impôts, boulot, métro, dodo
Souvent la vie est un fardeau.

Pauvre de moi, pauvre de nous,
L'humanité est un grand trou.
Crénom de nom, que faut-il faire
Pour que la joie règne sur Terre ?

Ne plus vivre égoïstement,
Aimer le vent plus que l'argent
Foutre notre orgueil au couvent,
Libérer les petits enfants. (bis)

Que faut-il te dire

Les flics enferment avec la loi,
Les prisonniers font les hauts murs
Pendant que chantent les bourgeois
L'hiver s'annonce encore plus dur.
Dans des taudis restent les vieux
Emmitouffés dans un manteau
Ils se finissent devant le feu
Ils restent vieux avec leur peau.

*Que faut-il te dire pour que tu comprennes
Pourquoi je t'aime ?*

La vie est un champ de misère
Plus le temps passe, plus on détruit
Les hommes ont pollué la Terre
L'argent les pousse à la folie
Tout doit se faire avec violence
Le plus fort ont toujours raison
Plus de place pour l'innocence
Le monde entier est une prison.

*Que faut-il te dire pour que tu comprennes
Pourquoi je t'aime ?*

Et je regarde la terre entière
Infirme dans sa médiocrité
Là-bas on meurt, ici on crève
Je ne sais plus où regarder
Tes yeux pour moi sont le voyage
Le seul que je puisse espérer
Je voudrais bien tourner les pages
Sur ce chapitre d'humanité.

*Que faut-il te dire pour que tu comprennes
Pourquoi je t'aime ?*

Alors j'enrage, alors j'enrage
Que me reste-t-il pour moi
Sur le noir de toutes ces pages
Il ne me reste plus rien de toi
Ne peut-on pas m'laisser une ligne
Je l'écrirai avec mon coeur
Tiens, j'en connais déjà le titre
Je t'aime éternel bonheur.

Tu n'as pas compris pourquoi je t'aime ?

Regarde-toi

Et les jours passent et les jours vont
La vieille femme en robe sombre
Regarde rire les jeunes gens
Elle va la vie avec le temps. (bis)

Que croyais-tu toi la jolie
Toi la si belle qu'aimais la vie
Que l'on pouvait garder toujours
Tous ses beaux traits désir d'amour. (bis)

Tes courbes fines se sont voilées
Les rides creusent ta beauté
Tes yeux blanchis par la tristesse
Des jours d'ennui longs, sans tendresse
Je sais c'est dur quand dans la glace
Ne reste plus de son visage
Qu'une peau lourde comme le temps
Sont durs les jours sans sentiments. (bis)

Pourquoi vas-tu la tête basse
Pour fuir le temps et tes angoisses
Ne peux-tu pas un seul instant
Te regarder bien au-dedans. (bis)

Te reste encore de si beaux traits
Là où tu n'y regardais jamais
Ecoute ton coeur il bat toujours
Te reste encore un peu d'amour. (bis)

Alors lève-toi, ouvre les yeux
C'est la grande fête le ciel est bleu
C'est la chanson de ton jeune temps
On ne fane jamais au printemps.
Alors pourquoi tu fuis la vie
Alors pourquoi vivre d'ennui
Chasse la mort, regarde-toi
Te reste encore beaucoup de joie.

Rêve

Rêve de te faire l'amour comme si j'avais quinze ans,
Pudiquement velours, étrange sentiment,
Comme un gamin patient, caché sous l'escalier,
Qui attend tout tremblant sa voisine de palier.
La porte vient de s'ouvrir, gamin brûle tes yeux,
Les plus beaux souvenirs sont gravés par le feu,
Elle monte pas à pas, dévoilant ses dessous,
Gamin ne t'endors pas, elle est au rendez-vous.
Rêve...

Rêve de te faire l'amour, soleil et maraudeur,
Tout au fond d'une cour sordide et sans couleur,
Rêver de faire l'amour, comme ça de peur à peur,
Que ma main sans détours mouillera tes pudeurs.
Image sans limite, tu fermeras les yeux,
La folie qui m'incite peignera tes cheveux.
Tu me diras des mots que tu n'as jamais dits,
De la pute au salaud qui jouent la comédie...
Rêve...

Rêve de te faire l'amour, inquiet comme un voleur,
Guettant les bruits autour, tous les bruits d'ascenseur,
Chacun de tes murmures, frissonneront mon corps,
Je te clouerais au mur, j'invoquerais la mort.
A quelques pas de nous, une chatte en chaleur,
Collée à trois matous, criante de bonheur,
Des ombres dans la rue te feront hésiter,
Mouillante, ton refus sera ma liberté.
Rêve...

Rêve de te faire l'amour, par-delà le plaisir,
Dans un très vieux faubourg, impasse des soupirs,
Je serai insolent, brûlerai tes frontières,
Je serai l'Océan et tu seras la Mer...
Je plongerai cent fois et jusqu'à me noyer,
Je plongerai en toi, comme un aventurier,
Loin de toutes les morales, redevenu sauvage,
Baisant jusqu'aux étoiles, comme un vieil animal.
Rêve...

En toi, douce planète, redevenu petit,
Je me ferai poète, tu seras poésie.
Je me ferai caresse, soleillant nos sourires,
Nous ferons la tendresse jusqu'à nous endormir.
Et chacun dans not'rêve, voyageur insoumis,
Ma bouche sur ta sève, rêvant à l'infini,
Sublimant le voyage, loin des hommes et du temps,
N'avoir plus jamais d'âge, blottis comme deux enfants.
Rêve...

Rêve de te faire l'amour comme si j'avais quinze ans,
Pudiquement velours, étrange sentiment,
Comme un gamin patient, caché sous l'escalier,
Qui attend tout tremblant sa voisine de palier.
Rêve...

Rue de l'an 1

Un matin j'ai pris une pioche
Pour me faire un jardin
Rue de l'an I
Mais hélas ma pauvre pioche
S'est cassée sur le goudron
Je me suis posé des questions
S'est cassée sur le goudron
Ze me suis posé des questions
Depuis vingt ans

Que je ne piochais plus
 Je n'avais pas fait attention
 Que la terre n'existait plus
 Que tout était béton
 Que tout était pognon
 Alors j'suis allé voir m'sieur l'Maire
 Pour expliquer mon cas
 Il m'a dit qu'il n'y avait plus de terre
 Que tout était carrelage
 Maintenant ajouta-t-il
 Si vous voulez un arbre
 Allez voir chez un grossiste
 On vend des arbres en plastique
 Tic tic tic tic tactique
 Tic tic tic tic tic plastique
 Alors j'ai jeté ma pioche
 Ne servant à rien
 Et j'ai acheté un tube de colle
 Pour planter mon bien
 Mon arbre est vert
 Même en hiver
 Vert, c'est triste
 Rue de l'an I
 Mon arbre est vert
 Même en hiver
 Vert, mais triste
 Rue de l'an I

Si tu veux regarder

Si tu veux regarder l'enfant quand il sourit
 Et le vieillard blessé qui va finir sa vie
 Tu comprendras mon frère pourquoi je ne peux pas
 M'en aller à la guerre pour jouer au soldat
 Si tu veux écouter l'appel du bonheur
 Et l'oiseau merveilleux qui fait battre les cœurs
 Tu comprendras mon frère que ce n'est pas la peur
 Qui m'empêche de mettre l'uniforme des chasseurs
 Et si un jour tu rencontres un mendiant
 Partage sa misère, aide le un moment
 Tu comprendras mon frère pourquoi je ne crois pas
 Au richesses précaires qu'amassent tous nos rois
 Tu vomiras ami, l'orgueil des présidents
 Qui au nom d'un pays massacrent les innocents
 Et si tu vois mon frère les yeux du condamné
 Celui que pour leur plaisir tu devras fusiller
 Tu tourneras mon gars le bout de ton fusil
 Vers ceux qui se font joie en tuant les petits
 Et si tu sais mon frère contempler l'océan
 Qui agrippe la terre, qui fait l'amour au vent
 Tu gueuleras de rage contre les hommes fous
 Qui bétonnent les plages pour gagner quelques sous
 Si tu vois le soleil se coucher sur l'étang
 Le visage de la vieille qui caresse l'enfant
 Tu jetteras ami ton casque et ton épée
 Pour parcourir la terre heureux et sans souliers
 Si tu sais faire vibrer la fille que tu touches
 Boire le doux baiser qui dort sur sa bouche
 Ton uniforme ami tu le déchireras
 Pour enfanter la vie dans le creux de ses bras
 Et puis quand viendra l'heure de t'en aller plus loin
 Comme on cueille une fleur la mort prendra ta main
 Elle posera sa bouche sous ton oreiller
 Tu sais quand elle te touche tu deviens nouveau-né

Si vous croyez

Si vous croyez que j'avais me taire
 Dire au Bon Dieu qu'il aime pas l'enfer
 Au Diable j'n'aime pas l'Paradis
 Vous vous trompez mes chers amis
 Je ne chante pas pour vous plaire
 J'chante pas non plus pour vous déplaire
 Je chante au cri de mes passions
 J'suis un champ de blé sans moisson
 Je suis la goutte d'eau
 Qui fait déborder le verre

Je suis source ou ruisseau
 Qu'à l'endroit j'suis à l'envers

Si j'suis tombé le cul par terre
 Ce n'est pas de la faute à Voltaire
 Si j'suis tombé le cul dans l'eau
 Ce n'est pas de la faute à Rousseau
 D'ailleurs c'est d'la faute à personne
 C'est vrai la vie n'est pas toute bonne
 Mais si c'est d'la faute à quelqu'un
 J'vous jure j'm'en souviens plus très bien

Je suis un oiseau sans cage
 Une tendresse sans caresse
 La vie se tourne page à page
 J'ai perdu mon carnet d'adresses
 Je prie debout pas un jour
 Chante aux étoiles mon amour fou
 Je pleure à inonder la nuit
 Mais si je pleure ce que je suis
 Chante comme un Halleluia
 Pour ceux d'en haut, pour ceux d'en bas
 Ecrire ça c'est mon blues à moi
 Je n'possède rien mais j'ai de la voix
 Je ne suis pas un port
 Je suis une passerelle
 Qu'elle soit ange ou démon
 Ne priez pas pour elle
 Mon enfant si tu savais
 Mais le temps n'est pas au regret
 O mes amours j'vous aime encore
 Dans mon bonheur y a de la douleur
 Je rêve de neiges éternelles
 D'une edelweiss dans nos poubelles
 Du rire d'un grand alligator
 D'une île vierge sans trésor
 Je suis l'été qui rêve d'hiver
 Une Arletty sans atmosphère
 Un journaliste sans fait divers
 Une galaxie sans la terre

Si j'suis tombé le cul par terre
 Ce n'est pas de la faute à Voltaire
 Si j'suis tombé le cul dans l'eau
 Ce n'est pas de la faute à Rousseau
 C'est sûr c'est d'la faute à pas d'chance
 Au désespoir à l'espérance
 C'est d'la faute à n'importe qui
 Ça c'est mon p'tit doigt qui m'l'a dit

Un jour j'irai voir la mer)
 Je me jeterai dans ses eaux) (bis)
 Te souviens-tu ma mère)
 Quand tu perdais tes eaux)

Silence

L'eau molle avance comme une morte
 Rasant les prés, les murs de pierres noires
 Elle ne chante plus, elle bougonne
 Le ciel avec elle n'a plus rien à voir.

Purin nacré de poissons pourriture
 Une odeur de crevé vous prend jusqu'à la moelle
 A la contempler on la sent sans nature
 C'est un chiotte publique ! et non plus une étoile.

Pour de l'argent les fleuves meurent
 Y'a plus de mer, y'a plus de lac
 Sur lesquels tranquilles se berçaient des pêcheurs
 Y'a plus qu' la merde que les gens jettent en vrac!

Et moi je chiale comme un pauvre type
 Sur ce corps décomposé que l'on ne connaît plus
 Je chiale comme un enfant seul devant un public
 Qui rit de me voir triste et qui se trouve beau.

Y'a plus de mer, y'a plus de lac
 Y'a plus de choses à contempler

Y'a plus qu' les gens et leurs grimaces
Y'a plus de poète pour rêver
Silence!

Ta vie ne fut pas un voyage

L'odeur d'usine ce n'est pas tendre
C'est comme l'ambiance des cafés
A force de vivre et puis d'attendre
Un bonheur qu'on ne peut s'payer.
On se retrouve devant la glace
Avec la rancoeur du passé
C'est vrai que la vie nous agace
Quand on n'peut plus en profiter.
Le litron vide sur la table
Ce n'est pas pour chanter demain
C'est juste pour partir en balade
Dans les mains froides du destin.
Les repas qu'on prend en silence
C'est pas pour parler au Bon Dieu
C'est juste pour calmer sa violence
Et s'endormir un peu plus vieux.
La vieille qui pleure dans la rue
Ce n'est pas comme au cinéma
Pour de l'argent tu poses ton cul
Tu souffres devant la caméra.
Le mendiant qui pue et qui pisse
C'n'est pas comme tes pantoufles aux pieds
C'est l'amour qui fait la valise
C'est la solitude pour crever.
Et les grands murs d'une prison
C'n'est pas avoir la rose au poing
Ce n'est pas d'la contestation
Ni les grands mots de ton bouquin.
C'est l'image de ta propre peur
De ce que tu ne pourras pas
Tu finiras enfant de chœur
Tu resteras bien dans la loi.
Et ton espoir que l'on enchaîne
Ce n'est pas ta cravate à pois
Ce sont tes larmes, ce sont tes peines
Que tu gardes au profond de toi.
Et la femme qui t'accompagne
Ce n'est pas ton alliance au doigt
C'est du soleil dans ton baignoire
Tu n'auras jamais vraiment froid.
Et les yeux tendres de ton enfant
Qui te regarde avec douleur
Et qui méprise ses parents
De ne pas écouter son cœur.
Les habitudes que tu traînes
Pont refroidi jusqu'au profond
C'est un enfant que tu enchaînes
Pour dégueuler tes frustrations.
Un bruit d'usine ce n'est pas tendre
Ce n'est pas " tiens voilà des sous "
C'est ton amour qu'on va te prendre
Tu ne gagneras rien du tout.
Un macchabée mort pour la France
Ça n'veut pas dire avoir raison
C'est le poids de ton inconscience
Qui étouffe tes illusions.
C'est pas d'la musique un réveil
Qui te fait sursauter au lit
C'est chaque matin comme la veille
"Allez à ce soir ma chérie ".
Et tu remontes ta braguette
Comme on va jouer au tiercé
C'est vrai que l'amour c'est très chouette
Quand on le voit à la télé.
Un cri d'usine ce n'est pas tendre
Ce n'est pas " il fait beau ici "
C'est la mort qui va te surprendre
Et ta journée sera finie.
Ta vie ne fut pas un voyage
C'est une erreur à n'pas refaire
C'est un bateau sans équipage
Qui n'aura jamais pris la mer...

Nos vies ne sont pas des voyages
Nos vies ne sont pas des voyages
Nos vies...

Treize ans

13 ans, c'est trop court pour saisir la vie
Les adultes autour font bien trop de bruit
Toi, tu les regardes et déjà déçu
Par ces chiens de garde qui te gardent à vue
13 ans qui s'attristent à devenir grand
Petite gueule d'artiste sensible émouvant
Tu vis au présent, demain tu t'en fous
Tu vas tout tremblant mais vers quel rendez-vous.

13 ans qui cavalent à contre destin
13 ans qui s'emballent, 13 ans lycéen
Pleine adolescence, le temps des copains
Amours de vacances et premier chagrin
13 ans, c'est pas lerche pour crier son cœur
Les mots que tu cherches leur feraient trop peur
Alors tu résistes, tu cries ton prénom
Tout seul sur la piste tu te donnes à fond

13 ans, ça fait peur aux parents assis
13 ans, tout en fleurs, 13 ans tout en gris
L'été et l'hiver, le soleil, la pluie
L'endroit et l'envers, tu t'ouvres à la vie
13 ans qui frissonnent, petit vagabond
13 ans qui s'étonnent, 13 ans qui s'en vont
La vie, tu la serres et malgré tes peurs
Tu as tout à faire, ne compte pas les heures.

13 ans laisse dire s'ils parlent de toi
Tu as tout à dire. Eux sont déjà froids
Les mots dans leur bouche s'enterrent avec eux
Tu les effarouches, ils sont déjà vieux.

13 ans que tu portes serrés sur ton cœur
Tu frappes à la porte des rires et des pleurs
13 ans qui voyagent à contre courant
Ne perds pas courage d'où viennent les vents !

13 ans, tu sublimes les choses de la vie
Avec ou sans rimes, tu es poésie
13 ans en plein phare, ne te fies pas à nous
Avec ton histoire tu as rendez-vous.

13 ans, c'est si court pour saisir la vie
Les adultes autour font bien trop de bruit
Treize en cavale, 13 ans serres les bien
13 ans plein d'étoiles, 13 ans c'est les tiens

13 ans en cavale, 13 ans serres les bien
13 ans plein d'étoiles, 13 ans c'est les tiens.
13 ans en cavale, 13 ans serres les bien
13 ans plein d'étoiles, 13 ans c'est les tiens.

Vieillesse

Devant la cheminée une pauvre grand-mère
Rêves les yeux fermés sur la vie de naguère,
Sur son châle de laine, vieilli par la poussière,
Le temps marque la peine d'être trop sur terre

Dans ses yeux fatigués étincelle un diamant,
Un diamant de pitié pour ceux qui ont vingt ans.
Ses mains dans un sanglot vont ranimer le feu.
On n'a jamais trop chaud lorsque l'on vit trop vieux.

La vieille n'a plus peur des bruits sous la toiture.
Le silence en son cœur est sa dernière torture.
Le chapelet de bois entre ses doigts jaunies
Sait que Dieu ne sait pas où s'arrête la vie.

Sur les vitres gelées vient sangloter le vent,
Un chat dort sur ses pieds, fragile comme un enfant,

Une perle dorée vient se briser le dos
Sur ses lèvres séchées qui parlent sans un mot.

Devant la cheminée une pauvre grand-mère
Pleure les yeux fermés sur la vie de naguère.
Le vent crie au jardin, le jour baisse les yeux
Un chat plan de chagrin se jette dans le feu.

Vivre

Ton père se meurt, petit salaire,
Et ta mère trime encore sa vie
Il fait si froid dans leur hiver
Ils sont tous seuls dans leur vieux lit.
Je ne sais plus, tu sais, mon frère,
Qui a raison ou qui a tort.
Le paradis c'est comme l'enfer
Chacun sa vie, chacun sa mort.
Y'a les minets et les minettes,
Y'a les babas qui n'sont plus cool,
Y'a l'alcool et les cigarettes,
Le monde entier qui se défoule.
Chacun s'arrange avec son fric,
On bavera devant l'idole,
Y'a la carotte et y'a la trique
Et puis tous ceux qui ont pas eu d'bol.

Vivre...

Je t'attendais, mon camarade,
Sur le chemin de nos combats,
J'étais seul sur ma barricade,
Toi, tu étais au chaud chez toi.
On se détruit, on s'appauvrit,
J'ai mal aux tripes et ça fait mal
Je ne veux plus rester ici
A déblatérer pour cent balles.
Et que tous ceux, les bras, les fiers,
Me jettent la pierre et me lapident.
Tous ces mecs qui sont nés d'hier
Et qui se prennent pour aujourd'hui.
Et lorsque mes chansons me crient
Le chemin des désespérés
Je me dis qu'ils n'ont rien compris
Ceux qui n'ont fait que m'écouter.

Vivre...

Mon coeur se meurt en Palestine
Sur le chemin des écoliers,
Tous les enfants qu'on assassine
Au nom de fausses vérités.
Je crie, je crie dans mon désert
Des mots d'amour, des mots pour rien.
Toi, tu t'inventes des galères
Quand ta nana baise pas bien.
Pourtant tu manques de tendresse,
Tu marches au pas de gauche à droite;
Tu lances parfois des S.O.S.,
Quand tu sens ta vie trop étroite.
Alors tu maquilles tes peines
Tu t'inventes des libertés
Et de plus en plus tu t'enchaînes
Tu t'habitues, tu t'laisses aller.

Vivre...

Voici l'orage et les éclairs
Voici l'homme avec ses questions.
De mort en mort, de guerre en guerre
On tourne en rond, on tourne en rond.
Nous avons commis tant de crimes
Au nom du mal, au nom du bien,
Je n'aurais pas assez de rimes
Pour faire rimer les assassins.
Tu fermes les yeux pour oublier
Que malgré tes informations
Tu préfères ne plus y penser
Car tu n'as pas de solution,
Alors tu bouffes ton hamburger,

Demain tu peux crever de faim
Et de vacances en sports d'hiver
Tu te dis : "Je n'y suis pour rien..."

Vivre...

Ca fait dix mille ans que ça dure
Les adultes font chier la vie
Au ciel béni de nos ordures
Chacun se forge un alibi
Et nous vivons sans le verbe être
Dans la grisaille de nos faubourg
Nous avons fermé nos fenêtres
Qu'avons nous fait de nos amours?
Je suis comme toi sans illusion,
Même force, même faiblesse,
Je voudrais finir ma chanson
Avec des mots plein de tendresse,
De simples mots pour te faire signe.
Si les chiens mordent quand on les blesse
Les hommes se taisent et se résignent
A leur bonheur, à leur détresse.

Vivre...

What is look

De baise en baise en gainsbourgeoise,
On éjacule comme des boucs
Et tous les trous du cul pavoisent
Au « My Taylor », au « What is look »
Tout est permis fin de semaine
On est aussi seul au matin
On spermatoïze nos peines
On n'a pas le courage des putains
Et les canailles s'encanaillent
Autant de salopes que de salauds
La vie se joue à courte paille
Nos cerveaux sont comme nos boyaux
Et les gens qui font des prières
Ils sont aussi lâches que moi
Quand je noie mon cœur dans la bière
En sachant que j'me noierai pas
Je veux être un extra-terrestre
Mes frères humains n'ont rien d'extra
Ils conjuguent le verbe paraître
Les pique-assiettes sont toujours là
Si j'vous aime, c'est par politesse
A peine aimé, déjà tué
Moi qui voulait de la tendresse
On m'a dit va te faire, va te faire enculer
Ils sont teigneux les supporters
Vas-y poteau, marque ton but
A toi l'effort, à moi la bière
Les cocoricos sont en rut
On tire son coup une fois la semaine
Y a des enfants tant pis pour eux
Car les baballes du capitaine
Se vident plus vite que le vin vieux
Y a des bronzés qu'ont des bronzes
Les pas bronzés qu'ont le pet bronzé
C'est aussi dur d'couler un bronze
Que d'libérer un constipé
On vit sa vie à toute vitesse
Car le week-end est vite passé
Y a les tire-cons, y a les tire-fesses
Les amoureux du va te faire chier
On dit que mes copains libertaires
Mangeaient le pain de l'amitié
L'anarchie avec son derrière
Mais où c'est qu'ai mis mes papiers
On est tous dieux, on est tous frères
En soixante huit ils criaient « Sartre »
De puis qu'ils sont au ministère
Ils chopent la tontonmania
Je ne veux pas retourner ma blouse
Je laisse faire ceux qui savent faire
Où j't'aimais bien chanteur de blues
Quand tu avais le cœur en l'air

Aujourd'hui « My Taylor is look »
Histoire de fric, histoires de fesses
On éjacule comme des boucs
C'est le trente six quinze pour la tendresse
Je ne veux pas retourner ma blouse
Je laisse faire ceux qui savent faire
Où j'aimais bien chanteur de blues
Quand tu avais le cœur en l'air
Aujourd'hui « My taylor is look »
La frime made in ordinateurur
On éjacule comme des boucs
Et l'on se prend pour des seigneurs

Willi chantait

Willi chantait et j'avais dans les yeux des perles
D'espérance toutes mouillées de tendresse.
Ils étaient tous là tendres et révoltés,
Avec le vin de l'amitié qui nous aidait à haïre la vie.
Pourquoi cette émotion qui vient de mon ventre
Et qui meurt sur ta bouche.

Oh comme je voudrais que ces jeux interdits
Deviennent pour nous la conscience de nos âmes,
Le silence de nos armes.
Par delà les frontières il y a nos différences,
Nos patiences et nos intolérances,
Nous sommes tous pendus au firmament de l'univers.

Willi chantait, nous étions tous et toutes réunis.
Comme la nuit qui veillait, j'avais les larmes au yeux,
J'aurais voulu finir à cette seconde toutes nos luttes
Inhumaines, je cherchais ta main, tes yeux,
Et je pensais à nos enfants qui dormaient.

Willi chantait et je voyais la terre entière,
Toute la terre, avec ma petite vie errante,
Perdu en ce siècle, pourquoi ce siècle ?
Je me laissais aller à la beauté des mots
Et à ma solitude.

Peut-être un jour! Je dis peut-être.
Peu importe le jour, nos combats cesseront pour toujours.
La terre entière en émotion chantera la liberté,
Toutes nos armes rouillées s'éteindront pour toujours.
Peut-être un jour, je dis peut-être ?

Un jour d'intelligence.

Chansons et poèmes en hommage à Jean-Marc

Jean-Marc

de François-Marie GÉRARD

Il n'est que peu de rues que tu n'aies rencontrées
Qui n'ait vu ton sourire et caressé tes pieds
Il n'est que peu de visages qui n'ait entendu ta voix
Qui n'ait pénétré ton cœur sans en avoir plus chaud
Il n'est pas de regard que le tien n'ait croisé
Sans se sentir vidé jusqu'au fond de la moelle
Mais le vent qui pénètre dans ton cœur déserté
Oh que tu le voudrais plus doux et plus tendre
A travers nos misères tu promènes tes vides
Qui viennent nous parler au creux de nos cuirasses
Il faut dire que parfois tu te demandes encore
Si c'est toi ou bien nous qui sommes les plus fous
Alors tu continues mais tu fermes les yeux
Il fait plus beau là-bas derrière tes volets
Mais il arrive toujours un moment où il te faut
Les ouvrir bien grand et voir notre vie
Et j'aurai beau te dire qu'on aurait pu être frères
Qu'est-ce que cela changerait j'aurais tout aussi peur
Mais peut-être que toi ça te ferait bien croire
Qu'il y a quelque part un dieu qui pardonne
Mais en attendant je t'ai vu l'autre jour
Dans le froid dans le vent devant notre ignorance
Et je suis oui je sais qu'en cet instant même
Parce que c'est ta vie oui je sais que tu chantes
Tu chantes (bis)

Jean-Marc

de Michel LACOMBE (écrivain)

Celui qui le critique, va toujours l'habillant
D'Anarchie, de révolte, et de rimes en "R"
Mais vous le connaissez: il s'appelle Le Bihan
Il sait chanter l'amour, mais sans en avoir l'air...

Il soit tailler la vie à grands coups de silex,
Chanter l'amour, la haine, et les beaux sentiments,
Le paradis sans Dieu, et l'amour sans le sexe,
L'extase du bon Dieu et l'Enfer sans tourments...

La gueule iconoclaste, le verbe impertinent,
Avec au bout de rien, le mot fou qui défrise,
L'humanisme à fleur d'âme, la vie à fleur de dent,
La fleur dans le goudron, et la glace qu'on brise...

Il va au fil du temps, jusqu'au bout de nos rêves
Au bout de nos folies, au bout de nos chimères,
Et il chante à tue-tête, ce dont le peuple crève.
Pour que le monde en pleure, de ses larmes amères...

Et il chante l'espoir, les mots les plus précieux.
Avec l'homme et la femme, avec la femme et l'homme,
Il chante face au ciel, il chante face au cieux
Il chante dans les rues : la poésie le gomme !

Mais ce qu'il dit p'tit gars, ça laisse à réfléchir,
Au fond du corps, au fond du cœur, au fond des tripes,
Ça remue comme un fer, et ça te fait fléchir,
Ce sont des vers de rien, ce sont des vers de tripes,

C'est d'un timbre cassé, un timbre de bistrot,
De vers et en refrains, et en chansons de rues,
Qu'il va se rebellant, quand il vous les cass'trop,
Car c'est sur le pavé qu'il peut vous parler cru !...

L'homme en habit noir

de Marie Germaine FERRARIS
à Jean Mare LE BIHAN

La voix cassée et rauque venue de l'intérieur,
Habille l'auteur des mots distillés par le cœur,
Et cette vie qu'il chante, qu'il raconte ou qu'il gueule,
C'est son passé qu'il traîne comm' pour être moins seul.
Haranguant les passants, libérant son vécu,
Accrochant le quotidien aux frasques de la rue,
L'homme en habit noir, hors du temps, s'accorde des pauses,
Et comme il n'est jamais loin d'un bar où il cause,
Il va refaire le monde, visant une galaxie,
Pour son humanité qu'il voit rouge en parti !...
Mais...devant le vert bouteille, il boit les paroles
De ses amis différents autour du mêm' envol
Qu'il poursuit. Il parle de Jaurès, de Jésus,
Dont il connaît l'histoire comm' un chef de tribu !
Etrange personnage en quête de justice,
Jamais blessant, respectueux sans artifice.
Il avance, délaissant parfois la rue pour la scène
Où il chante la vie avec force mais sans haine,
L'émotion contenue dans les textes qu'il écrit
A le reflet des larmes dans sa barbe...à l'abri.

L'homme en noir, pour la première fois baissait la tête,
En perdant une bataille, il battait en retraite
Blessé, comm' dans « le cœur des gens » accablé
Par un coup brutal. Il fuyait le dos courbé
Sous la tempête des maux croisés, fauché soudain.
Pourtant, comm' ce volcan que l'on croyait éteint,
L'homme assommé et ronflant sous la cendre, se réveille,
Jurant par tous les saints et les « bon-Dieu » du ciel,
Vitupérant, dénonçant la conn'rie des hommes
Qu'il imagine au fond des ruines de Babylone.
L'homme combattant se dresse, piétine son amertume,
Et retrouve son sanctuaire sur le quai des brumes.
Ami, amant, il aime, souffre, et puis s'abandonne
Sur des lits de passage comm' le font tous les hommes
Sans s'attarder, à chercher encore et toujours
Ces lieux où l'on croise les plus belles histoires d'amour,
Choisissant au hasard ces chapelles romanes,
Là, où l'art et Dieu sont entourés par des femmes.

L'homme en habit noir rêve...Son étoile est lointaine,
Marcher encore, éviter le chant des sirènes,
Et se poser parfois sur des sens interdits,
Mais toujours avancer jusqu'au bout de la vie

Le « Cœur des gens »

de Pierre et Vincent GUIGUE

Sur la plac' Colbert
Y a des platan's verts.
Été comme hiver,
C'est toujours le printemps
Car au "Cœur des gens",
La vie sent bon les rêves d'enfant.

Là, devant le bouge
Y a un' femme en rouge
Qui danse et qui bouge
Comme un' flamm' de vingt ans
Les ch'veux couleurs du vent
Quand le vent s'en revient du Levant !

Le "Coeur des gens"
C'est l' nom charmant
D'un p'tit bistrot
Niché en haut
De la Croix Rousse
P'tit' fleur qui pousse
Au milieu d' Lyon!

Le "Coeur des gens"
C'est égalment

Le nom d'un po-
-ème très beau
Offert à tous
Chanson qu'on pousse
Sur le béton !

Sur la plac' Colbert
Y a des platan's verts
Vas-y boire un verre
Ou just' passer l' temps
Car au "Coeur des gens"
La vie sent bon la vie, simplement.

Là, devant le bar
Y a une guitare
Qui chante et qui char-
-me tous les passants
Qui repart'nt contents
Avec un p'tit air entre les dents...

Le "Coeur des gens"
C'est l' nom charmant
D'un p'tit bistro
Niché en haut
De la Croix Rousse
P'tit' fleur qui pousse
Au milieu d' Lyon!

Le "Coeur desGens"
C'est égal'ment
Le nom d'un po-
-ème très beau
Offert à tous
Chanson qu'on pousse
Sur le béton!

Sur la plac' Colbert
Y a des platan's verts.

Clin d'oreille en passant
A Jean-Marc Le Bihan,
Evidemment !